

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
Claude TAHA-HUSSEIN..... Notre Aïda Alam	181
Jean-Édouard GOBY..... Souvenirs d'un étudiant à Paris vers 1930.	191
Nelly VAUCHER-ZANANIRI.. Théâtre américain d'aujourd'hui : Eugène O'Neill.....	217
Jean GUILLON..... Dostoïevski et le Panslavisme.....	232
Gaston WIET..... La chute d'el-Arich (décembre 1799)(à suivre).	238

CHRONIQUE DES LIVRES

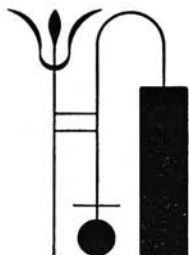
Jean DUPERTUIS



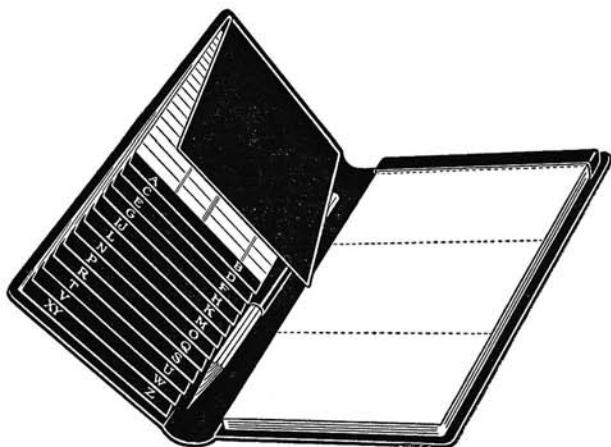
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

NOTRE AÏDA ALAM.

“ — Seigneur, ce n'est rien de s'oublier soi-même. de rejeter son âme morte. Mais puis-je rejeter mes morts, puis-je oublier mes aimés ?

— Abandonne-les, morts, avec ton âme morte. Tu les retrouveras, vivants, avec mon âme vivante.”

ROMAIN ROLLAND.

(*Jean-Christophe. Le buisson ardent.*)

Depuis bientôt cinq mois qu'elle nous a quittés, ceux qui l'ont aimée s'efforcent comme moi désespérément à retrouver d'elle cette image physique et morale définitive qui permettra seule l'apaisement à leur âme tourmentée par une disparition aussi brutale que révoltante. Quant à ceux qui n'ont pas eu la grâce de la connaître ou le cœur suffisamment pur pour la comprendre, qu'ils lisent ces pages, parce qu'aussi bien elles se proposent non pas seulement de retracer une brillante carrière musicale, hélas ! trop tôt interrompue, mais encore, mais surtout de dire l'exemple haut qu'elle fut et le constant symbole que devra être son nom.

Aïda Alam a été la première, et jusqu'à présent la seule pianiste que l'Égypte ait eue. Que cette petite fille, qui a passé son enfance et sa jeunesse tout entières sans jamais sortir de son pays et dans le sein d'une famille authentiquement égyptienne, se soit sentie pour ainsi dire irrésistiblement attirée vers la musique occidentale au point de lui consacrer

toute sa vie, voilà qui est déjà surprenant ; et cette réflexion, un article, paru dans *Images* il y a quelques années, la formulait ainsi : « J'incline à croire que l'âme n'a ni sexe ni nationalité. Car voici une Égyptienne, M^{lle} Aïda Alam qui... a su saisir et exprimer tour à tour la gravité profonde de Bach, la souffrance virile de Beethoven, la grâce savante et enjouée de Debussy, l'émotion étrange d'Albeniz et la fougue malade de Chopin, tous compositeurs de nationalités diverses et dont aucun n'est Égyptien. »

Ce qui ne veut nullement dire qu'elle n'aimât point la musique orientale : elle avait du rythme un sens trop profond et un trop impérieux besoin pour ne pas comprendre la fascinante beauté des airs de notre folklore, trop d'oreille aussi pour n'être pas sensible aux sonorités nostalgiquement grésillantes des instruments arabes ; c'est d'ailleurs grâce à cette affinité qu'elle interprétait si remarquablement les Maîtres de la musique espagnole : Albeniz, Granados, De Falla. Mais, toute offerte qu'elle était au classicisme d'une Europe harmonieuse, prêtresse inflexible et pure du grand Bach et du divin Mozart, elle refusait que rien pût l'éloigner de ce qu'elle savait être plus qu'une simple vocation artistique, sa raison de vivre, son éternelle vérité. Un jour qu'un rédacteur de l'*Egyptian Radio*, venu l'interviewer, lui demandait pourquoi elle ne s'intéressait pas davantage à la musique de son pays, elle répondit avec ce tact qui la caractérisait : « Notre musique requiert des instruments propres, tels la flûte ou le tambourin ; or, je n'ai jamais joué, moi, que du piano ! »

Sans doute avait-elle, fillette, été initiée à la musique européenne par des professeurs européens. Rendons-leur l'hommage qu'ils méritent pour avoir révélé à une enfant d'Égypte les insoupçonnés trésors du monde chantant. Ce fut d'abord l'Italien Valcelli, un aimable vieillard à la chevelure et aux moustaches enneigées, et dont Aïda parlait toujours avec affection ; puis ce fut le célèbre Takacs ; elle est successivement

élève des Conservatoire Berggrün et Tiegerman. C'est principalement à M. Ignace Tiegerman que revient l'honneur sinon de l'avoir tout à fait découverte, d'avoir du moins immédiatement compris les infinies ressources de ce tempérament prodigieux dont il fallait à tout prix encourager l'effort et perfectionner la technique. Grâce à ce maître, dont tout le monde au Caire admire la finesse et l'autorité et qu'on regrette de ne pas entendre plus souvent, Aïda Alam allait devenir une artiste de premier plan. Tout en lui faisant acquérir un impeccable toucher, une souplesse de jeu extraordinaire et une rare intensité d'expression, M. Tiegerman lui donnait cette belle confiance, non pas en soi, qui fait la prétention des artistes, mais en un art auquel pour le bien servir il faut savoir tout sacrifier et qui exige les renoncements absolus. Dès lors, et c'est à peu près le temps où nous l'avons connue, notre grande amie revêt cette attitude, ou plutôt retrouve à tout jamais cette nature, incontestablement la sienne, faite de sérénité dans la ferveur, de mélancolie dans la joie, d'intensité intérieure dans le monde, de perpétuel sourire à l'adresse d'autrui. Devant une personnalité si attachante, parce qu'étonnamment bonne et franche, remarquablement douce et respectueuse des êtres, devant tant de modestie réelle alliée à tant de dons exceptionnels, nous pensons quelquefois : « elle n'est pas d'ici ; c'est un ange fourvoyé parmi nous, et c'est pourquoi la noirceur de notre terre ne saurait atteindre son albitude ». Combien, sous son apparence gracieusement discrète et enjouée délicatement, elle devait souffrir de l'impureté côtoyée et de la vilénie rencontrée ! Il est impressionnant de penser que des êtres si sensibles aux laideurs d'un univers qui les heurte à tout moment parviennent à les franchir ou à les dépasser en conservant, en faisant davantage rayonner même leur immaculée blancheur et leur grande clarté nette. Aïda était de ceux-là.

Retraçons rapidement sa carrière. En mai 1930, le Con-

servatoire Berggrün organise un concours auquel doivent participer ses meilleurs élèves. La grande marque *Bechstein* offre au lauréat un piano. Le jury est présidé par le professeur Richard Rössler, délégué officiel de l'Académie de Musique de l'État à Berlin. Les candidats sont au nombre de six, dont Aïda Alam, seul nom égyptien sur la liste. Après l'exécution des quatre morceaux choisis (*Prélude et Fugue* de Bach, *Leggieressa* de Liszt, un *Nocturne* de Chopin et *Islamey* de Balakirew) par les six compétiteurs, les jurés délibèrent et à l'unanimité des voix ils décernent à Aïda Alam le premier prix. Ce beau succès ne vient absolument pas troubler sa conscience de bonne élève studieuse, et elle continue de travailler avec acharnement, n'estimant pas encore venue l'heure de se produire en public dans un grand récital où seul son nom figurerait sur les programmes et sur les affiches. Ce n'est que six ans plus tard, le lundi 3 février 1936, qu'elle donne, dans la Salle des Fêtes du Lycée Français du Caire, son premier concert. Il convient, à ce propos, de signaler le très bel article que M^e José Caneri fit paraître, la veille du jour où elle devait jouer, dans *Le Journal d'Égypte* du dimanche 2 février 1936. La Société de Musique n'avait pas voulu prendre le concert sous son égide, alléguant que la jeune pianiste n'avait point fait d'études musicales en Europe et ne possédait aucun diplôme marquant. M^e Caneri ne pouvait laisser passer la chose inaperçue, et il fit très justement remarquer que ce geste était d'autant plus regrettable que la Société venait de recevoir une subvention de la part du Gouvernement égyptien. Les artistes, ou tout simplement les gens cultivés et qui ont du goût, savent que ce ne sont pas toujours les titres qui sont le critère du talent et que bien souvent ils ne font qu'aller de pair avec lui. Et, comme pour énumérer toutes les bonnes raisons qu'aurait eues la Société de patronner le concert, l'auteur de l'article se plaît à reconnaître « la tendresse infinie du talent, la sensibilité de la

technique, la ferveur de la dévotion musicale, la riche et débordante personnalité» de Aïda Alam. La voilà donc lancée. On commence à parler d'elle dans les journaux, aussi bien dans ceux de langue arabe que dans la presse de langue française, voire même anglaise. On lui demande de jouer de temps en temps à la radio du Caire, et jusqu'à la fin elle ne cessera plus de charmer une ou deux fois par mois des auditeurs chaque jour plus nombreux. Le vendredi 19 mars 1937, l'*Egyptian State Broadcasting* donne un concert à l'Ewart Memorial Hall de l'Université Américaine : l'orchestre, composé de soixante exécutants, est sous la direction de M. Joseph Huttel : trois solistes figurent au programme : Aïda Alam, le violoniste Sami Shawa, le pianiste Medhat Assem. Dans la seconde partie de la soirée, Aïda apparaît en soliste dans le Concerto n° 3 en *do* mineur, op. 37 de Beethoven. L'*Egyptian Gazette* du lundi 22 mars 1937 en rend compte dans ces termes : « After the interval came the best performance of the evening—M^{elle} Aïda Alam in the solo part of Beethoven's Piano Concerto No. 3 in C minor. Her playing was a revelation. It was technically perfect but there was much more to it besides—a grace, a fervour, a polish that one rarely sees in so young a musician. »

A l'automne, elle s'embarque pour l'Europe. Notre ministre des Affaires Étrangères d'alors l'a recommandée auprès de nos Légations à Rome et à Paris. Dans la capitale italienne, le Directeur de l'Académie Royale d'Égypte donne, le 27 novembre 1937, une soirée en son honneur, à laquelle est convié le Corps Diplomatique. Aïda interprète des œuvres de Beethoven, de Brahms, de Chopin et d'Albeniz ; elle est très applaudie, fleurie, fêtée, et la presse romaine fait d'élogieux comptes rendus de la manifestation, notamment *Il Popolo di Roma* du mardi 30 novembre 1937. On l'entend également à Radio-Rome. Elle part ensuite pour Paris. Le 18 janvier 1938, elle affronte, salle Chopin, le public le plus difficile

du monde. Sont présents Fakhry Pacha, ministre d'Égypte, des membres du Corps Diplomatique, de l'Association France-Égypte et de la colonie égyptienne. La Radio d'État française lui demande son concours. D'autres postes la sollicitent également, et ses amis en Égypte ont la douce émotion de l'entendre jouer à Paris. Elle revient par l'Italie, joue à Radio-Bologne, donne un concert au « Circolo di Cultura » dans cette même ville, le 23 janvier 1938, et rentre enfin dans son pays. Ainsi cette toute jeune fille n'hésite pas à partir à l'étranger pour la première fois de sa vie, et sur son propre compte, à se produire devant les auditeurs les plus avertis qui soient. Elle réussit même à remporter un assez joli succès, sans avoir eu recours aux infailibles procédés des propagandes tapageuses et de la réclame éhontée, qu'elle avait naturellement en horreur, mais qu'utilisent quelquefois sans vergogne de très grands artistes ; sans s'être exhibée les bras chargés des lauriers traditionnels, elle n'avait pour elle que son seul talent (il est vrai qu'il était immense !), sa scrupuleuse conscience de musicienne exacte, sa frêle personne doucement effarouchée, son timide sourire et ses petites mains dont on comprenait difficilement qu'elles pussent joindre l'octave, et qui savaient pourtant tirer du piano des accents aux sonorités tellement puissantes qu'on en demeurait bouleversé.

De retour, elle reprend contact avec le public cairote dès le 6 avril 1938, à l'Ewart Memorial Hall ; au programme : la *Sonate Waldstein* de Beethoven, le *Carnaval* de Schumann, de l'Albeniz encore, du Chopin... On l'entend de plus en plus souvent au micro. En 1939, lors d'un après-midi musical organisé par l'Université du Caire dans son grand auditorium à Guizeh, Aïda Alam, soliste dans un Concerto de Beethoven, galvanise littéralement un orchestre un peu mou et tient en haleine une assistance au début indifférente : elle a l'air de commander à la divine harmonie et aux cœurs de ceux qui l'écoutent ; et c'est très émouvant de voir tout un

moment de l'Universelle Beauté dépendre d'une jeune fille minusculement perdue dans un odéon où peuvent prendre place des milliers de personnes !

La guerre est là. Aïda y participe à sa façon : elle joue très souvent pour les militaires alliés, au « Music for All » ; tous les mois à peu près ils sont à même d'applaudir la délicieuse pianiste qui leur fait un peu oublier l'enfer dans lequel ils vivent, et qui pour eux se dépense magnifiquement, leur réservant les compositions les plus malaisées techniquement, les moins facilement accessibles tant à l'esprit qu'au cœur : la *Fugue* de Bach la plus construite, l'*Étude* la plus minutieuse de Chopin, la page de Franck la plus passionnée, le *Prélude* le plus vertigineux de Debussy...

Depuis 1938, elle est professeur au Conservatoire Tiegeman, et les temps actuels lui procurent beaucoup d'élèves-soldats, de tous les âges, de tous les grades, et qui veulent apprendre à jouer du piano, qui en deux semaines, qui en un mois, le temps d'une permission, l'espace d'un congé de convalescence. Elle enseigne également dans un Institut gouvernemental pour jeunes filles, et donne un certain nombre de leçons particulières.

Aïda entretient des rapports constants d'amitié avec tout ce qui compte parmi les gens que la musique intéresse ici ; elle est notamment l'amie du grand pianiste Georges Théméli, qui m'a souvent dit l'admiration et l'affection qu'il lui portait. L'hiver dernier, M. Loyonnet, le musicien français bien connu, quelque temps au Caire, fait sa connaissance et lui accorde tout de suite l'estime la plus grande. Mais, n'étant pas le moins du monde ambitieuse, elle va rarement trouver les êtres, jugeant que ceux qui tiennent à son commerce sauront bien venir au-devant d'elle. Alors elle les accueille royalement, car c'est la plus adorable des hôtes, la plus compréhensive des sœurs. Plutôt que de se griser avec l'alcool mauvais des salons où règne le snobisme et où l'on quête sans fierté des

compliments douteux, elle préfère s'entourer de ses quelques amis véritables et leur dispenser les silencieuses joies d'une musique, qui par le truchement de ses précieux doigts devient cadence de vie, mesure d'âme, ou simplement battement de cœur et rythme de pensée.

Et, brusquement, plus rien de tout cela ne conserve son sens ! Ce qui hier encore était un doux principe établi, ce qui formait la plus régulière et la plus exquise des traditions, ce qu'à force d'habitude heureuse on considérait comme une condition essentielle de vie spirituelle et sentimentale, s'écroule. L'horrible nouvelle de sa mort s'abat sur nous. Dans nos poitrines, la révolte et l'accablement font des sanglots et des trous d'air. Le « pourquoi » le « comment est-ce possible » nous montent aux lèvres. Ah ! comme elle aurait désapprouvé sans doute cette impuissante rage contre un incompréhensible destin, elle qui savait tout accepter, tout sacrifier sans l'inutile emphase des mots ou des attitudes, elle qui ne vivait que pour la Musique, par la Musique et dans la Musique !

Ses parents, ses amis sont à jamais mutilés, et il ne faut pas même avoir la lâcheté de vouloir essayer d'adoucir cette peine. Ce n'est pas pour les consoler, non plus que moi, que j'écris ces lignes, car le souvenir ne s'entretient que par les larmes. Songer au paisible bonheur de l'au-delà pourrait autoriser l'oubli sacrilège ; ce serait plutôt à elle, à notre chère Aïda de nous dire ce qu'elle en pense. Je sais avec la certitude la plus solide qu'elle a enfin trouvé ce grand repos auquel ont droit les âmes inquiètes et qu'un excès de vie intérieure consume en secret. Je n'ai pas d'inquiétude à son sujet, mais bien plutôt me tourmentent les heures difficiles que devront vivre ceux qui sont restés en arrière. Pour elle, elle possédait cette foi si profondément ancrée dans le sable fin du cœur qu'on répugne à jamais en parler et que la pudeur vous retient d'y faire allusion, comme quand on abrite en soi un grand amour qui est votre raison d'être et que l'on

veut ignoré des autres. Elle était chrétienne sans ostentation, sans démesure, sans avoir trahi la part tout bonnement humaine qui nous a été dévolue ; au contraire, son sens vrai de la vie, son intuition du monde réel, son équilibre moral étaient choses remarquables. Je ne crois pas l'avoir jamais entendue parler du bien ou du mal : c'est qu'elle en avait une vision en elle si claire et si nette qu'elle estimait vain d'en discuter. Elle ne pouvait non plus admettre qu'on pût être tenté d'accomplir une méchante action, car elle en savait trop la douloureuse portée. Le merveilleux pouvoir lui avait été conféré de transmuter le dépouillement en richesse et en joie le chagrin. C'était, je crois, là tout le secret de son art. Mais on ne devrait parler de son art ni de son talent, parce que dès qu'assise à son piano commençait pour elle la vraie vie. Elle y pouvait passer des heures, des nuits entières, comme nous à respirer, sans en éprouver la moindre lassitude ; on eût dit au contraire que de jouer ainsi lui redonnât vigueur et courage. Quelle puissance de volonté, quelles mines d'énergie farouche dans une si peu robuste créature ! C'est bien là qu'est l'exemple. Et il faudrait que la jeunesse de ce pays longuement le méditât, et que ce nom fut un symbole aussi pour les âmes qu'un idéal épuré de grandeur et de beauté séduit.

A ces âmes, le nom de Aïda Alam apprend qu'on ne fait rien qui vaille dans la vie sans la pureté d'abord, cette pureté qui rendait parfois l'éclat de ses beaux yeux verts insoutenable, parce qu'on se sentait toujours des coins d'ombre devant tant d'intérieure clarté. Il apprend encore qu'il ne faut rien demander aux autres, mais tout demander à soi ; cette exigence envers elle-même était peut-être son unique discipline, mais elle l'avait élevée à l'austérité des règles monacales. Qu'il faut s'intéresser exclusivement à ces autres à qui ne rien demander, et jamais à soi à qui tout demander ; qu'il faut être aux autres indulgent si l'on veut être sévère

à soi. Et c'est parce qu'elle avait de tels principes moraux que Aïda était si facilement religieuse dans sa vie, c'est-à-dire dans son interprétation de la musique. «Religieusement classique» écrivait d'elle un critique ; oui, et voilà d'où lui venait sa force toujours présente et inépuisée. Comme Antée qui recouvrait sa puissance au contact de sa mère, la Terre, Aïda prenait toute son énergie au contact d'un Bach ou d'un Beethoven, ce Bach qu'elle rendait divinement, toute à l'extase rigoureuse qu'il suscitait en elle ; on avait alors l'impression qu'elle échafaudait des notes comme on érige un temple, et d'ailleurs n'était-ce pas le miracle d'Amphion à chaque fois renouvelé que ses mains effleuraient le clavier ?

Aïda comprenait intensément que la vie est une et que chacun de nous se doit avant tout de participer à la Beauté. Plus que quiconque elle y aura apporté sa part, une des plus authentiques et des plus glorieuses qui soient, celle de la Musique, dont Shakespeare disait que l'homme qui ne la porte pas en lui est capable de trahir ou de commettre n'importe quel acte vil.

Aïda Alam a marché dans la vie en confiant sa main à la Musique. Elle n'a pas attendu le triste crépuscule ou le sombre soir pour nous quitter. Elle est partie en plein midi, dans la poudre radieuse des soleils éblouissants, dans l'aveuglante lumière d'une jeunesse magnifique, afin que la dernière vision que nous puissions avoir d'elle ne portât point la tragique empreinte du Temps qui nous détruit, mais nous fit au contraire croire que l'Éternité avait bien voulu pour elle interrompre la course sacrilège et se montrer un instant à nous, sûre qu'entre elle et notre regard il y aurait ce jour-là comme un rideau de larmes...

Claude TAHA-HUSSEIN.

SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT A PARIS

VERS 1930.

Le « Quartier latin », comme on appelle cette partie des V^e et VI^e arrondissements de Paris où sont groupés les facultés et la plupart des établissements d'enseignement supérieur, le « Quartier latin » a toujours joui de par le monde d'un prestige extraordinaire. Ceux qui l'ont fréquenté durant leur jeunesse en parlent toute leur vie avec une émotion contenue, sans doute, mais réelle. Les mots « Boulevard Saint-Michel », « Sorbonne », ou plus exactement leurs abrégés familiers « Boul'Mich », « Sorbo », sont de ces maîtres-mots qui font briller les yeux et battre les cœurs plus vite partout où l'on se trouve : en plein désert, sur un navire ou dans un salon.

Pourtant trop de gens, sans doute jaloux de ce prestige incomparable, ont cru bon de tenter de l'amoindrir en présentant du Quartier latin dans des films cinématographiques, dans des romans, dans de soi-disant « reportages vécus », des images fantaisistes de la réalité dont il importe de faire justice. C'est pourquoi je voudrais, en invoquant quelques-uns de mes souvenirs personnels, retracer le cadre et l'atmosphère de la vie des étudiants à Paris avant la guerre, plus précisément de celle que j'ai connue entre les années 1925 et 1933.

Aux premières heures de ces matinées de printemps, si

prenantes à Paris, l'on abandonnait brusquement la pénombre et l'odeur méphitique du métro pour se trouver en pleine lumière et respirer l'air vif et pur. Reconnaisables moins aux livres et aux serviettes qu'ils portaient sous le bras qu'à leur allure, un monde de professeurs, d'étudiants et d'élèves se hâtaient vers la Sorbonne, les Lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis. A l'étalage des kiosques à journaux, mille feuilles diverses rédigées en cent langues différentes sollicitaient le passant et toutes trouvaient acheteur car le passant appartenait à tous les peuples de la terre.

Les librairies n'étaient pas encore ouvertes mais aux vitrines l'on pouvait voir les ouvrages exposés en permanence et il y en avait pour tous les goûts : les titres évoquaient pour les mathématiciens les intégrales les plus ingénieuses ; les juristes savaient y trouver les théories subtiles de « l'un et de l'autre droit » ; les littéraires, les dernières thèses défendues en Sorbonne par M. Fortunat Strowski ; les disciples de Vaugelas se délectaient par la pensée aux controverses nées de la publication de la *Grammaire de l'Académie française* qui, après une attente de près de trois siècles, venait tout juste de voir le jour ; les adeptes d'Hérodote enfin prenaient, avec les pamphlets de la Querelle de Glozel, des leçons vécues de critique historique. Derrière les vitrines, il y avait bien aussi, de loin en loin, quelques romans, mais Carco ou Dekobra, Henry Bordeaux ou Pierre Benoît semblaient mal à l'aise et comme dépaysés si près des commentaires des *Pandectes* ou des *Institutes*, des derniers exposés de la théorie de la relativité, des *Atomes* de Jean Perrin, des thèses innombrables des jeunes docteurs dont quelques-uns seraient les maîtres et les savants de demain.

Les étudiants qui voulaient gagner la Faculté de Droit devaient remonter tout le Boulevard Saint-Michel et, après l'avoir quitté, ils voyaient, au fond de la rue Soufflot, le Panthéon surgir des brumes qui se dissipaient peu à peu.

Sans doute, ils ne pensaient pas toujours aux fresques de Puy de Chavannes qui ornent les murs de l'édifice ; sans doute, ils n'évoquaient pas systématiquement la Sainte veillant sur Paris endormi, menacé par les Huns. Mais gravissant les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève, leur inconscient était tout baigné des souvenirs très anciens et très doux et c'est ainsi qu'ils se préparaient à entendre les leçons des modernes successeurs de Cujas.

C'est que, sans contestation possible, la Montagne Sainte-Geneviève est, pour reprendre la formule barrésienne, l'un de ces lieux privilégiés où souffle l'esprit.

C'est là que la Lutèce romaine commença de grandir et de prospérer ; c'est là que depuis d'innombrables siècles des clercs y vivent, y étudient, transmettant à d'autres le fruit de leurs veillées laborieuses de la façon la plus noble et la plus désintéressée. C'est là que saint Thomas d'Aquin professait devant les étudiants de l'Europe entière. C'est là que l'on trouve presque sans solution de continuité la Bibliothèque Sainte-Geneviève, la Faculté de Droit, le Lycée Louis-le-Grand, le Collège de France, la Sorbonne, le Lycée Saint-Louis, la Faculté de Médecine. D'un autre côté, le Lycée Henri IV, l'École Polytechnique, l'École Normale Supérieure ; ailleurs encore, bastions un peu à l'écart, l'École des Mines et l'École des Ponts-et-Chaussées, celle-ci bâtie à l'emplacement du « Pré-aux-Clercs » de l'autre côté de Saint-Germain-des-Prés. Si enfin partant de cette dernière, l'on revient vers le Boulevard Saint-Michel, en longeant les Quais de la Seine et en contemplant cet admirable site urbain où s'estompent dans le lointain les tours de Notre-Dame, l'on rencontre encore l'École des Beaux-Arts, l'Institut et la Bibliothèque Mazarine. C'est encore sur la Montagne Sainte-Geneviève que, dans certaines rues, il est possible de voir trois ou quatre librairies qui se touchent. C'est là que l'on peut rencontrer ces vieux bouquinistes si affables dans leur redingote sévère

qui vendent pour quelques francs des ouvrages dont l'édition est épuisée depuis quarante ou cinquante ans, après un seul coup d'œil sur d'immenses fichiers admirablement bien tenus qu'ils semblent presque connaître par cœur.

Je citais tout à l'heure Barrès ; je ne crois pas commettre de contresens en considérant la Montagne Sainte-Genève comme une Colline inspirée. En tous cas, nulle part ailleurs, les grandes joies de la connaissance ne me sont apparues plus vives, plus pures et plus profondes que là.

*
* *

Je ne décrirai pas par le menu la vie propre de chacun des établissements précédemment cités : manquant pour la plupart de compétence, ne connaissant les choses que par ouï-dire, je me bornerai à parler du Lycée Saint-Louis, de l'École des Ponts-et-Chaussées, de la Faculté de Droit.

L'ancien Collège d'Harcourt, l'actuel Lycée Saint-Louis, a de très anciennes lettres de noblesse puisque voilà bientôt sept siècles que des générations d'élèves se succèdent sur ses bancs. Il est maintenant spécialisé dans la préparation des candidats aux Grandes Écoles.

Aux environs des années 1925, il devait y avoir plus de mille élèves dont la moitié peut-être était pensionnaire. La discipline était fort stricte et le moindre manquement au règlement était puni de privation de sortie le dimanche. Pour les internes, le temps total de travail était exactement de onze heures et demie par jour, le temps réservé aux repas et aux récréations ne dépassant pas trois heures. Une partie des récréations était d'ailleurs consacrée très souvent à des revisions en vue des examens hebdomadaires plus connus sous le nom de « colles ».

A de très rares exceptions près, nous travaillions tous avec acharnement. Ce n'est qu'à cette condition que deux ou trois

ans après la seconde partie du baccalauréat, nous pouvions entrer dans une grande École, les meilleurs et les plus heureux d'entre nous, ayant le privilège d'arborer ensuite le bicorne et l'épée qui étaient l'apanage des Polytechniciens.

Dans chaque classe, nous étions de cinquante à quatre-vingts élèves et il est certain que nos professeurs, l'élite du corps des agrégés des Lycées de France avaient surtout en vue de nous préparer aux redoutables concours que nous devions affronter.

Par suite, plus que dans les Facultés et les grandes Écoles, ils devaient nous faire emmagasiner le maximum de connaissances, quitte à « bachoter » un peu. Néanmoins je conserve de ces années de Spéciales au cours desquelles je fus initié à ces théories mathématiques trouvées et mises au point jadis par les plus beaux génies de l'humanité, le souvenir d'avoir éprouvé des joies intellectuelles très pures.

Certes, les mathématiques constituent un domaine un peu hermétique et il faut, pour le parcourir, une initiation que certains trouvent sévère. Mais après en avoir surmonté les difficultés, les efforts sont bien récompensés, comme l'a écrit l'un des plus illustres géologues de notre époque, le regretté Pierre Termier :

« L'École Polytechnique, ç'a été deux années d'ivresse... ; ivresse du premier contact avec la haute analyse et la lente promenade dans un jardin délicieux dont les fleurs sont les équations différentielles, les fonctions elliptiques, les intégrales entre limites imaginaires, les phénomènes physiques, les lois de la chimie, les splendeurs dévoilées de l'astronomie ».

Sans doute en Mathématiques Spéciales, en « Taupe » pour employer l'argot étudiantin, l'on n'est pas encore tout à fait au cœur du jardin dont parlait Pierre Termier mais l'on se trouve dans les parterres qui le bordent et l'on éprouve déjà des joies du genre de celles chantées avec tant de lyrisme par le grand géologue.

A la fin de l'année, après les heures fiévreuses consacrées aux ultimes revisions, avaient lieu les écrits des concours d'entrée aux grandes Écoles, qui duraient une semaine. Nous faisons deux compositions par jour après lesquelles nous avons le droit d'aller flâner un peu au jardin du Luxembourg, le sympathique « Luco » ou « Lucal » comme nous disions, pour nous détendre les nerfs, en attendant le traditionnel monôme qui clôturait tout.

Il faut dire que la dernière composition consistait dans l'exécution d'un dessin d'imitation : il s'agissait de reproduire les traits d'un illustre personnage de l'Antiquité d'après des modèles en plâtre auxquels nous donnions le nom quelque peu irrévérencieux de « singes ». Les traits du pontife dûment fixés sur papier Canson, nous nous emparions d'un certain nombre de singes qui étaient conduits processionnellement jusqu'à la Seine par les centaines de candidats qui venaient de composer et qui, pour ce faire, marchaient à la queue leu leu chacun mettant la main droite sur l'épaule du camarade qui le précédait immédiatement. Nous arborions pour la circonstance des calots spéciaux ornés d'insignes multiples ainsi que des cravates jaunes, rouges, bleues ou vertes, le choix de la couleur étant fixé par des traditions plus fortes que des lois écrites sur lesquelles il est inutile d'insister ici.

Les monômes se faisaient dans les formes, c'est-à-dire que quelques jours avant la date prévue, deux ou trois délégués des futurs participants se rendaient à la Préfecture de Police et déclaraient au fonctionnaire compétent quels seraient l'itinéraire, le jour et l'heure du cortège. Moyennant quoi, escortés par quelques agents cyclistes, nous avons le droit de déambuler gaiement par les rues, en interrompant un peu la circulation et en chantant les hymnes spéciaux du répertoire estudiantin.

Les monômes se terminaient sur le Pont-Neuf ou sur le Pont Saint-Michel d'où les singes étaient précipités

solennellement dans le fleuve, en même temps qu'une partie des cartons à dessin.

Tout cela n'était pas bien méchant mais je crois que nous aurions renoncé difficilement à l'exercice de ce que nous considérons comme l'une de nos plus chères libertés estudiantines.

*
* *

Quelques jours ou quelques semaines plus tard avaient lieu les oraux des concours et, en octobre, les anciens taupins se répartissaient dans les diverses Écoles où ils avaient été reçus.

C'est de l'une d'entre elles dont il sera question ici : celle des Ponts-et-Chaussées, qui forme à la fois des ingénieurs de l'État et des ingénieurs civils consacrant leur activité professionnelle aux travaux publics.

L'École des Ponts-et-Chaussées est de beaucoup la doyenne des grandes Écoles françaises puisque sa création par l'intendant des Finances Trudaine remonte à 1747. Le premier Directeur en fut l'ingénieur Perronet, celui-là même qui construisit le beau Pont de la Concorde, précisément élargi vers 1930. L'École est installée rue des Saints-Pères dans l'ancien hôtel du Cardinal de Fleury, les bâtiments ayant été passablement remaniés pour être appropriés à leur nouvelle destination. A l'époque où j'y étais élève, la rue des Saints-Pères avait encore tout son cachet ; en face de l'École l'on ne trouvait guère que des éditeurs, des antiquaires, et des bouquinistes dont les boutiques balzaciennes faisaient rêver. Je suis persuadé que nous étions mieux partagés que nos jeunes camarades qui, en entrant ou en sortant, ont maintenant leurs yeux blessés par la vue d'une énorme bâtisse en béton armé que l'on a cru devoir édifier en 1938, juste en face de l'École, je ne sais trop pourquoi.

Dieu merci, notre École n'avait pas l'allure froide et géométrique des constructions trop modernes ; mais les installations étaient très suffisantes et les élèves se sentaient parfaitement chez eux aussi bien dans leurs salles d'études, leurs « turnes » comme ils disaient, qu'à la Bibliothèque où ils pouvaient librement consulter tous les ouvrages et revues techniques qui leur étaient nécessaires, et qu'à leur cercle où ils avaient toute liberté de se réunir, de lire les journaux entre deux cours ou avant d'aller déjeuner et même d'organiser quelques parties de bridge. Certains jours, ils avaient accès à la Galerie des Modèles, un véritable musée renfermant les maquettes des grands ouvrages de génie civil construits en France depuis un siècle.

Pour nous rendre aux amphithéâtres où avaient lieu les cours, nous passions par une galerie dite « Galerie des Bustes » parce qu'elle était ornée par les marbres d'un certain nombre de personnages ayant occupé un rang éminent dans les sciences ou la technique des grands travaux. Il y avait l'intendant Trudaine et Perronet dont il a déjà été parlé. L'on pouvait voir aussi les bustes de Lamblardie qui succéda à Perronet et qui fut l'un des fondateurs de l'École Polytechnique, du grand mécanicien Prony, de Navier et de Barré de Saint-Venant qui furent au nombre des créateurs de la résistance des matériaux.

A l'École il y avait deux sortes de cours, les uns purement théoriques et les autres techniques. Les diverses chaires étaient occupées par des savants ou par des hommes que l'on eût appelés autrefois « de grands commis » et qui occupaient des postes élevés de la hiérarchie administrative ou encore par des ingénieurs qui s'étaient distingués dans la conception ou l'exécution d'ouvrages importants.

Au temps où j'étais élève, cinq membres du corps professoral faisaient partie de l'Institut.

Notre professeur de géométrie était Maurice d'Ocagne.

Au XIX^e siècle, la France a eu la gloire de compter trois des meilleurs mathématiciens du monde entier : Augustin Cauchy (1789-1857), dont les œuvres complètes ne représentent pas moins de quinze mille pages de volumes in-4°, Michel Chasles (1793-1880), que l'on surnomma « l'Empereur de la Géométrie », Henri Poincaré, enfin, l'immortel inventeur des fonctions fuchsienues et l'un des géomètres dont les travaux rendirent possible la mise au point de la théorie de la relativité. Or, il apparaît qu'au XX^e siècle les successeurs de ces savants n'ont pas démerité de leurs devanciers et Maurice d'Ocagne occupait une place de choix dans leur aréopage.

Son nom passera à la postérité comme étant celui de l'inventeur de cette branche des mathématiques appliquées connue sous le nom de *Nomographie*, la science des nomogrammes ou abaques dont l'emploi permet de remplacer le calcul numérique de formules déterminées par des constructions géométriques extrêmement simples. Maurice d'Ocagne faisait un cours d'une grande clarté et il l'illustrait parfois d'anecdotes historiques savoureuses ; c'était en effet en même temps qu'un grand mathématicien, un érudit averti des choses du passé ; il aimait à publier de temps à autre dans divers périodiques des études sur les savants d'autrefois et sur l'histoire des sciences et de la technique. Il a réuni beaucoup de ces articles en volumes sous les titres de *Souvenirs et causeries* et de *Hommes et choses de sciences*.

La géologie était enseignée par l'un des confrères à l'Institut de Maurice d'Ocagne : Louis de Launay. Louis de Launay, auteur de plusieurs traités didactiques et de nombreux mémoires originaux, était, avec Pierre Termier, qui lui, enseignait à l'École des Mines, l'un des maîtres les plus écoutés de la géologie française. Esprit très clair, il savait rendre vivante une discipline qui passe parfois pour être un peu rébarbative. Louis de Launay, lui aussi, ne dédaignait pas d'écrire pour le grand public et certains lecteurs de ces

souvenirs se rappellent sans doute d'avoir vu sa signature dans un hebdomadaire français très répandu avant la guerre.

L'économie politique était professée par M. René Roy et par Clément Colson. M. René Roy, admis à l'École polytechnique avant la guerre de 1914, avait perdu la vue à la suite de blessures reçues à l'ennemi et avait terminé ses études étant aveugle. Auteur de travaux appréciés d'économétrie, il avait aussi publié un livre intitulé : *Vers la lumière*, qui constitue une belle leçon d'énergie et de grandeur morale.

Nous avions pour Clément Colson, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, vice-président honoraire du Conseil d'État, un respect et une admiration extraordinaires. Clément Colson avait occupé la plus haute situation administrative de l'État grâce à ses rares mérites ; il n'avait jamais flatté personne ; il n'avait même pas hésité, au début de sa carrière, à entrer ouvertement en conflit avec un ministre des Travaux publics qui avait pris des mesures que Clément Colson jugeait contraires au bien de l'État.

Professeur à l'École polytechnique et à l'École des Sciences politiques en même temps qu'aux Ponts-et-Chaussées, auteur d'un très beau traité d'Économie politique, Clément Colson était l'un des chefs les plus écoutés de l'École libérale. Il avait du reste modifié et adapté les thèses de ses devanciers du XIX^e siècle. Ses cours étaient d'un intérêt sans second tant par le bon sens qui jaillissait de partout que par l'ardeur passionnée et juvénile de celui qui les professait alors qu'il était âgé de soixante-quinze ans.

Il ne m'est pas possible de parler de tous les titulaires des chaires techniques. Je me bornerai à citer les plus grands : Paul Séjourné, Auguste Mesnager, Henri Watier et Charles Laroche.

Paul Séjourné fut le plus grand constructeur de ponts et maçonnerie de son époque ; il rénova complètement un art vieux de plusieurs millénaires ; on lui doit entre autres le

pont des Amidonniers à Toulouse, le viaduc de Fontpédrouse et surtout le pont de Luxembourg. Il a consigné le fruit de son expérience dans un maître-livre intitulé : *Grandes voûtes*, comportant six volumes.

A la vérité, Paul Séjourné, lorsque j'étais à l'École, ne professait plus lui-même son cours et était suppléé par un répétiteur.

Augustin Mesnager était un théoricien et un praticien distingué du béton armé. Ce fut lui qui imagina d'exécuter des modèles réduits en verre des ouvrages en projet, en vue d'en étudier de façon précise les efforts internes en utilisant certaines propriétés de la lumière polarisée. C'est donc le créateur de cette discipline spéciale qui se rattache à la fois aux mathématiques appliquées et à la physique et que l'on appelle photo-élasticité. Il est bon de rappeler également que Mesnager fut l'auteur du dernier projet en date du « Canal des deux Mers » destiné, dans la pensée de ses promoteurs, à relier la Méditerranée et l'Atlantique à travers la Gascogne et le Languedoc.

Henri Watier professait avec une maîtrise incontestée le cours de « Procédés généraux de construction ». Il était alors directeur des Voies navigables et des Ports au Ministère des Travaux publics. C'est lui qui dirigea dans la période d'entre-deux-guerres, la réfection de nos ports. Comme c'est la France qui construisit le plus grand et le plus beau navire du monde, *Normandie*, il fallut bien dans le même temps édifier des installations portuaires susceptibles de recevoir ce bâtiment. C'est Henri Watier qui donna l'impulsion nécessaire et dirigea de haut des travaux qui firent honneur au génie français.

Charles Laroche était notre professeur de travaux maritimes. Fils de Laroche-Bey, le chef de la Division de Port-Saïd lors du creusement du Canal de Suez, Charles Laroche avait étudié dans sa carrière d'ingénieur les projets de quinze ports, dont celui de Casablanca. Ce n'était certes pas lui qui

avait des idées mesquines et ratiocinées. Avec quel feu nous disait-il de sa voix aux chaudes inflexions : « Messieurs, en matière de travaux maritimes, l'unité c'est cent millions de francs. »

En dehors des cours proprement dits, donnant lieu à des examens de fin d'année ou à des projets, il y avait aussi des conférences sur des sujets plus ou moins étroitement liés au programme général de l'École.

C'est ainsi que je garde très vivant le souvenir d'une conférence de M. Albert Caquot nous décrivant, près de dix ans à l'avance, ce que seraient les avions stratosphériques. M. Caquot est certes l'un des esprits les plus pénétrants et les plus encyclopédiques de notre époque. Tout à la fois théoricien de la question si complexe de l'équilibre des massifs pulvérulents, calculateur de beaux points en béton armé, inventeur pendant la dernière guerre des « saucisses » qui portèrent son nom, M. Caquot fut encore un haut fonctionnaire, longtemps directeur au Ministère de l'Air.

Une autre fois, nous entendîmes l'un des meilleurs spécialistes de barrages, M. Coÿne. C'est l'auteur du barrage de Marèges à propos duquel il a écrit les lignes suivantes qui donneront une idée, oh ! bien incomplète, de ce qu'est la préparation du projet d'un grand ouvrage.

« Une longue gestation du projet à permis de serrer de très près la question des formes du barrage et d'obtenir un ajustement précis et harmonieux de l'ouvrage au site pittoresque qui l'encadre. Cette recherche est une des plus attachantes qui soient pour l'ingénieur : elle représente un véritable travail d'artiste, où la sensibilité a la plus grande part parce qu'elle saisit des rapports et des nuances qui sont trop ténus pour être découverts par le calcul ».

M. Coÿne est aussi l'inventeur d'appareils « d'auscultation sonore » utilisés pour mesurer les efforts internes dans les ouvrages en béton et béton armé. Il est encore l'inventeur

d'un procédé particulier de renforcement des barrages existants qu'il fut question d'employer lors de la seconde surélévation du barrage d'Assouan.

Tous les hommes dont je viens de citer les noms — comme ceux d'ailleurs qui professaient dans les autres grandes Écoles françaises — avaient surtout à cœur de donner à leurs auditeurs des idées générales plus que d'essayer de leur bourrer l'esprit d'une quantité de petits faits qu'il est toujours facile de puiser dans des ouvrages spéciaux. Ils s'attachaient à leur inculquer que le constructeur doit réaliser des ouvrages bien faits, aussi économiques que possible sans doute, mais de plus esthétiques car, disaient-ils, l'ingénieur digne de ce nom doit avoir le culte de la beauté.

« Certains ponts métalliques sont de fort vilaines carcasses. D'autres ressemblent à des écharpes de dentelles. Proscrivez impitoyablement les premiers au profit des seconds... Les ateliers, les usines ne doivent pas être laids par principe... Des gares fleuries sont préférables aux « bâtiments utilitaires » que l'on édifie parfois ».

Bref, même dans l'enseignement de la technique la plus précise et la plus savante, ils étaient aussi guidés par cette haute spiritualité qui est la marque propre du génie français.

Enfin les cours étaient complétés par des exercices pratiques, des voyages d'études, des stages sur des chantiers ou dans des usines. Le directeur de l'École, M. l'inspecteur général Suquet, s'occupait lui-même de cette partie de notre formation et y attachait une grande importance. Ancien adjoint de Bienvenüe, le « Père du Métro », notre directeur était un praticien qui avait donné sa mesure en même temps qu'un administrateur attentif et bienveillant entouré du respect le plus déférent de tous.

*
* * *

Un certain nombre d'élèves des grandes Écoles, dans le but de parfaire leur culture générale, prenaient des inscriptions de droit en même temps qu'ils suivaient les cours de leur établissement principal. Ils ne pouvaient naturellement pas suivre les cours avec la même assiduité que les étudiants qui n'avaient rien d'autre à faire mais, en s'abonnant auprès d'une maison d'éditions spécialisée qui faisait paraître les leçons autographiées des professeurs, ils avaient la possibilité dans une large mesure de profiter de l'enseignement qui était donné à la Faculté. Il arrivait aussi que certains cours de droit avaient lieu à des heures où nous n'avions pas de classe à l'École des Ponts-et-Chaussées. Nous en profitions pour nous rendre rue Saint-Jacques.

Là, chaque matin et au début de chaque après-midi, bien avant l'ouverture des amphithéâtres où avaient lieu les cours, les étudiants attendaient pour avoir les meilleures places. Les portes ouvertes, après un peu de flottement, tout le monde se casait. Quelques minutes encore et le professeur en robe, précédé d'un majestueux appariteur, salué traditionnellement par les applaudissements de tous, faisait son entrée dans la salle.

Pour une heure, l'auditoire était sous le charme, cependant que M. Olivier-Martin exposait, « avec une sympathie déclarée », les institutions de l'ancienne France, que M. Achille Mestre démontait les mécanismes subtils de notre droit constitutionnel, que M. Gaëtan Pirou nous inculquait, avec quel art consommé, les prolégomènes de l'Économie politique, qu'Henri Capitant nous initiait aux solides théories du droit civil.

Pour avoir une idée à peu près exacte de l'esprit dans lequel nos maîtres nous enseignaient le droit et l'économie

politique, il importe de donner quelques précisions sur le libéralisme qui était alors de règle dans l'enseignement supérieur français à cette époque et sur le rôle qu'il jouait dans notre civilisation.

A d'autres périodes de l'histoire française, les savants, les écrivains, les artistes de mérite se voyaient octroyer par le Souverain ou par de grands seigneurs des pensions leur permettant de se consacrer aux sciences, aux lettres ou aux arts, sans avoir à se préoccuper des questions matérielles toujours si ennuyeuses. Certes le système bien appliqué n'était pas mauvais et Louis XIV, par exemple, sut le pratiquer à merveille. De même le surintendant Fouquet n'était pas très exigeant en demandant à La Fontaine quatre pièces de vers par an en échange de sa protection, et encore si le bonhomme trouvait le temps de les écrire.

Par l'*Élégie aux Nymphes de Vaux* et par le vers :

Et c'est être innocent que d'être malheureux

le fabuliste s'acquitta du reste et au delà de toutes ses créances. Néanmoins, le régime des pensions avait des inconvénients s'il n'était pas manié avec discernement, entre autres celui de ne pas laisser aux pensionnés une indépendance absolue et les méthodes du Gouvernement français avant la guerre étaient préférables.

Ce gouvernement mettait à la disposition des chercheurs et des savants dignes de ce nom les chaires des Établissements d'enseignement supérieur, tout en se défendant d'intervenir autrement que pour la forme dans le recrutement des titulaires de ces chaires. Certes, en échange des facilités incomparables qui leur étaient données pour étudier et faire progresser la science, le gouvernement demandait aux professeurs de l'Enseignement supérieur d'abord de faire passer des examens et, en principe, de donner de une à trois heures de cours par semaine. L'obligation morale de faire un cours avait d'ailleurs pour les savants l'avantage supplémentaire de

les conduire à mettre en forme les résultats de leurs découvertes et de leurs recherches et de leur donner des disciples dont les meilleurs deviendraient leurs continuateurs.

Pour être professeur de Faculté, deux conditions étaient requises : il fallait d'abord être reçu à des examens ou des concours fort difficiles nécessitant parfois six, huit années d'études après le baccalauréat et souvent bien davantage : le doctorat pour les sciences et pour les lettres, l'agrégation pour le droit ou la médecine. Il fallait ensuite être présenté en première ligne à une chaire vacante par l'ensemble du Corps professoral de l'Établissement. Sans doute le Corps professoral était tenu par les règlements d'établir une liste de trois noms et le Ministre avait théoriquement le droit de choisir l'un quelconque de ces trois noms mais pratiquement c'était toujours le candidat porté en première ligne qui était désigné, les deux autres ne figurant qu'à titre honorifique, pour prendre rang. On combinait de manière particulièrement heureuse les modes de recrutement par concours et par cooptation.

On ne demandait alors aux professeurs des Facultés aucune garantie d'ordre racial, confessionnel ou politique, aucun serment d'allégeance. Leur indépendance était par suite absolue, aucun censeur ne venant d'autre part entraver leur activité scientifique.

Les étudiants des Facultés en général, de la Faculté de Droit de Paris en particulier, pouvaient donc entendre et comparer les enseignements de maîtres distingués mais qui pouvaient avoir les idées les plus différentes et c'était là le charme intellectuel incomparable de l'atmosphère des amphithéâtres de la rue Saint-Jacques. Les basses polémiques d'intérêt matériel étaient d'ailleurs instinctivement bannies par nous et ce n'est que sur le plan des idées que nous nous enflammions. Nous n'hésitions pas à marquer de la façon la plus tumultueuse notre mépris à ceux qui violaient cette

règle. Au contraire, nous soutenions jusqu'au bout ceux qui faisaient preuve de caractère pour la faire respecter.

C'est pour des raisons analogues que le Doyen de Faculté, M. Berthelemy jouissait auprès de nous d'un prestige du meilleur aloi pour avoir, en de mémorables circonstances, défendu les privilèges de la Faculté menacés par un Ministre mal inspiré.

Certes les étudiants en Droit avaient ordinairement la réputation de ne point se fatiguer beaucoup. Il n'est pas douteux que les plus laborieux travaillaient moins que les « taupins ». Mais pour obtenir leurs parchemins, il leur fallait fournir un certain effort : le déchet aux examens était considérable : en première année de licence en 1929 la proportion des reçus ne dépassait guère un candidat sur cinq qui se présentaient ; il est vrai que beaucoup des « ajournés » faisaient autre chose en même temps que leur droit.

En fait, les étudiants en Droit travaillaient plus que ne l'aurait laissé croire Henri Garat dans *Il est charmant*, cette opérette dont de nombreuses scènes se passent précisément à la Faculté de Droit de Paris. Quant à moi, j'avoue m'être littéralement passionné à l'étude du droit et de l'économie politique. Sans doute le droit romain dont l'enseignement est traditionnellement entouré d'un appareil technique compliqué ne laisse pas d'être un peu sévère. Mais j'ai trouvé en entendant, par exemple, les six beaux exposés d'Henri Capitant, des plaisirs intellectuels du même genre que ceux que j'ai connus aux meilleurs cours de mathématiques.

A la Faculté de droit enfin, l'on apprenait en préparant une thèse à travailler seul, de façon vraiment personnelle, puisqu'il fallait écrire un ouvrage complet sur une question déterminée, en apportant une contribution originale à la question choisie.

La préparation d'une thèse demande d'importantes recherches bibliographiques que l'on ne peut mener à bien que dans les bibliothèques publiques. Que d'heures incompa-

rables il est possible d'y passer ! Suivant les circonstances, suivant les ouvrages à consulter, je fréquentais, quand j'étais au Quartier latin, la bibliothèque de la Faculté de Droit ou la Bibliothèque Sainte-Geneviève ; sans doute l'on rencontrait bien parfois dans cette dernière quelques potaches à la recherche de problématiques traductions de versions latines, gentiment évincés par les conservateurs et les garçons de salle. Mais les chercheurs sérieux savaient y trouver un fonds important d'ouvrages faciles à consulter.

Toutefois, à partir du moment où j'appris à la connaître, ce fut la Bibliothèque Nationale que je préférais car c'est vraiment là que l'on peut se mettre en état, tel Mallarmé « de lire tous les livres ». Que d'heures j'ai passé dans ce temple à compulser les catalogues à la recherche de quelque référence qui se dérobait ; que d'heures aussi à consulter des collections de vieux journaux, des brochures jaunies, des in-folios poudreux, des atlas vénérables, cependant que mon voisin de droite, un grave ecclésiastique élucidait je ne sais quel point délicat d'exégèse et que mon voisin de gauche, sans aucun doute un professeur de Lycée, établissait quelques-unes des innombrables fiches nécessaires au monumental travail qu'il préparait sur un auteur romantique.

*
* *

Parlant de la vie des étudiants à Paris vers 1930, je suis conduit à dire quelques mots des lieux qui en constituaient un des éléments importants, la « Cité universitaire » ou comme disaient les étudiants avec leur manie de tout abrégier, de la « Cité » qui se trouve non loin de la porte d'Orléans, sur l'emplacement des anciennes fortifications, entre le Parc Montsouris et un autre parc à Gentilly qui n'était du reste qu'à l'état de devenir vers 1930.

Autrefois, traditionnellement dans les romans tout au

moins, un étudiant était le locataire d'une mansarde au sixième étage, à moins que, par faveur spéciale, ce ne fût au cinquième. Certes à l'époque dont je parle, il y avait encore de ces fameux « hôtels d'étudiants » où ceux-ci n'étaient du reste que des clients entre tant d'autres. Mais de plus en plus, ils émigraient vers la Cité universitaire.

La Cité universitaire, belle réalisation de l'époque d'entre-deux-guerres eut pour animateur le Sénateur Honnorat, celui-là même qui pendant l'autre guerre, alors qu'il était Ministre, fit adopter en France l'heure d'été. Bien entendu c'est comme génie bénéfique de la Cité que le nom d'Honorat devra passer à la postérité. La première fondation qui portait leur nom fut construite grâce à la libéralité d'Émile et de Louise Deutsch de la Meurthe qui donnèrent généreusement les millions nécessaires à la construction des pavillons pouvant loger trois cents étudiants. A partir de 1925, chaque année, une ou plusieurs fondations nouvelles étaient ouvertes permettant de loger confortablement et économiquement un nombre toujours plus grand d'étudiants.

Il y avait aussi des « Services Généraux », salles des fêtes, bibliothèques, salles de lecture des journaux ; c'est là que nous pouvions trouver d'introuvables feuilles comme *la Volonté*, *le Petit bleu*, *l'Homme libre* que ne lisaient sans doute que les étudiants de la Cité et les journalistes.

N'oublions pas de dire un mot des restaurants où le service était simplifié au maximum mais où la nourriture était saine et abondante et surtout bon marché.

Les pensionnaires de la Cité y étaient dans de bonnes conditions matérielles pour travailler, cependant qu'ils avaient l'occasion de connaître des étudiants de toutes les spécialités et de toutes les nationalités, car plusieurs nations étrangères avaient fait construire des pavillons réservés à leurs ressortissants. Ils jouissaient d'une grande liberté ; on leur faisait confiance ; rares étaient ceux qui en abusaient.

*
* *

Mes camarades et moi avions fort peu de temps disponible pour nous occuper d'autre chose que de notre travail et, pour tout dire, nous manquions souvent de « pécune en l'escarcelle » pour prendre ce que l'on est convenu d'appeler des distractions.

Heureusement, certaines de nos joies étaient gratuites : c'étaient les promenades dans Paris. Le plus souvent, il s'agissait de parcours imposés par les obligations quotidiennes. Mais, quitter le Quartier des Halles encore tout encombré de montagnes de cageots, traverser la Cour carrée du Louvre, franchir le Pont des Arts en saluant au passage son aveugle devenu un personnage dans notre littérature plus immortel que ceux qui l'y firent entrer, longer les quais, puis emprunter une des rues menant au boulevard Saint-Germain, c'était un vrai début de journée, même si la brume estompait les contours familiers, même si, comme presque tous les Parisiens, l'on était obligé de presser le pas, sans avoir le temps de se détourner du trajet le plus court.

Le dimanche, il nous arrivait, très classiquement, d'aller aux Tuileries ou aux Champs-Élysées : je ne connais encore personne qui ait pu se lasser d'en admirer la perspective. D'autres fois, nous faisons plusieurs lieues pour explorer quelque nouveau quartier encore inconnu de nous, pour parcourir des rues dont aucune n'était absolument banale.

La fin de l'année nous ramenait invinciblement vers les grands boulevards où s'alignaient les petites baraques du Jour de l'An. Nous nous délectons de la verve intarissable des camelots : « Pour une petite pièce de vingt sous, Mesdames, pour une petite pièce de vingt sous, Messieurs... », ils promettaient quelque instrument aux utilités multiples, quelque produit aux vertus merveilleuses. Que dire alors des

articles réservés aux privilégiés de la fortune qui devaient mettre jusqu'à trois francs pour en devenir les heureux propriétaires ! Les grincheux pouvaient bien prétendre que, rentrés chez eux, ils étaient incapables de réparer eux-mêmes leurs vieilles casseroles, d'affûter leurs lames de rasoirs ou d'utiliser la poudre de perlimpimpin avec laquelle les camelots avaient fait des miracles en leur présence . . . Tout cela n'avait pas d'importance, et je crois bien que seuls des compères demandaient aux vendeurs à être remboursés car une semblable opération était toujours l'occasion de nouveaux triomphes pour les démonstrateurs qui doublaient leurs ventes en cette circonstance.

Nous allions aussi au théâtre avec délice. Il arrivait parfois à quelques-uns d'entre nous de pénétrer dans certaines salles par « l'entrée des Artistes » . . . qui était la même que celle des figurants. D'autres fois encore, des malins se faisaient engager dans la claque. Mais cela était quand même assez rare et presque toujours nous devions payer nos places à beaux deniers comptants. Nous en étions quittes pour gravir dignement les escaliers tortueux qui conduisaient au poulailler ; cela ne nous empêchait pas d'applaudir de bon cœur et à tout rompre les Pitoëff et Dullin, et de communier avec les autres spectateurs dans le culte de l'art vrai. Je revois encore aujourd'hui Ludmillia Pitoëff dans « Sainte Jeanne » soulevant l'enthousiasme de la vaste salle du « Théâtre des Arts ». Quant à Dullin, il était tout à la fois directeur, metteur en scène et vedette du « Théâtre de l'Atelier », où pour la modeste somme de quatre francs nous pouvions voir ces pièces qui avaient nom *Volpone* ou *les Oiseaux*. A la même époque, un fauteuil au cinéma *Paramount* coûtait douze francs ; il est vrai que l'on était mieux assis que chez M. Dullin. Mais ne philosophons pas sur ce point. Duhamel l'a fait mieux que je ne saurais faire dans ses *Scènes de la vie future*.

Nous allions aussi à la Comédie française et à l'Odéon voir

les classiques et les pièces du répertoire. Au Français, c'était un plaisir des dieux que d'assister à une représentation du *Monde ou l'on s'ennuie*. C'était avec joie véritable et toujours nouvelle que nous voyions le *Bourgeois gentilhomme* et *l'Avare*. J'ai souvenance encore d'une reprise à l'Odéon de la *Tour de Nesles*, qui fit courir et frémir tout Paris et qui des semaines durant, nous permit d'émailler nos conversations de réparties empruntées à Dumas. Quand nous étions exceptionnellement en fonds, nous poussions jusqu'au « Théâtre des Champs-Élysées », chez Jouvet, que nous aimions bien aussi, mais qui avait pour nous, le grand tort de vendre ses places plus cher que Dullin.

Enfin, nous adorions aller en groupe au « Coucou », à « la Lune Rousse », aux « Deux-Ânes », au « Théâtre de Dix-Heures » entendre les chansonniers montmartrois, le long Gabriello, le cocasse Pierre Dac, « le Roi des Loufoques » comme on l'appelait, Secrétan avec sa barbe et ses chansons express, et surtout Martini, le « Prince des Chansonniers ». Nous entendîmes même une fois, à l'éphémère « Théâtre national de la Caricature » un survivant de l'époque du « Chat Noir » dont nos pères nous parlaient avec mélancolie, le bon Vincent Hyspa qui nous détailla avec malice les mésaventures d'un *Petit oiseau joli*, une chanson devenue classique en son genre depuis sa création, il y a bien longtemps.

C'est que les chansonniers prenaient permission de tout dire et de blaguer, oh ! gentiment d'ailleurs, un peu tout le monde mais surtout « les gens en place ». Ils constituaient pour nous le symbole d'une époque où l'on avait le droit strict de ne pas être conformiste, de rire et de se détendre après un travail sans doute assez dur, mais que l'on faisait librement et de bon cœur.

Ce droit nous semblait si précieux que, dans toutes les grandes Écoles, les élèves avaient pris l'habitude de composer et de jouer chaque année une revue dans laquelle je

crois bien que leurs professeurs étaient quelque peu égratignés. Mais nos maîtres étaient les premiers à rire et à donner le signal des applaudissements lorsqu'ils voyaient sur la scène leurs sosies astucieusement grimés s'avancer en chantant des couplets composés sur des airs en vogue.

*
* *

Et c'est ainsi que les années s'écoulaient et que, peu à peu, nous nous préparions à passer de l'état d'étudiant à celui, moins réjouissant, d'ancien étudiant, tandis qu'au contact les uns des autres nous nous formions une vue de nos futures professions.

Nous apprenions à connaître d'autres hommes que ceux de notre pays. A l'École des Ponts-et-Chaussées, dans ma promotion, il y avait en dehors des Français, un Égyptien, un Abyssin, un Libanais, deux Syriens, un Letton, un officier de l'Armée hellénique, un Persan. Nous nous tutoyions tous fraternellement. Entre nous, aucune différence n'existait due à la couleur, à la race, à la religion. Il y avait bien parmi nous des cénacles, mais l'entrée de ces cénacles était libre.

Dans les promenades que nous faisons ensemble dans Paris, il arrivait à l'un de nos camarades étrangers d'évoquer le fleuve qui depuis des millénaires est le berceau ou le lieu d'élection des civilisations de l'Orient ; le second nous parlait des merveilles de l'antique royaume du Prêtre Jean ; un troisième, qui avait vu l'Oronte, éclairait pour nous certains points du livre de Barrès ; un quatrième disait les plaines, les lacs, et les forêts de sa patrie ; un dernier enfin nous faisait murmurer tout bas des passages de la *Prière sur l'Acropole* que nous avions apprise quelques années plus tôt. Dans nos esprits et dans nos cœurs de Français qui n'avons jamais quitté la France, nous apprenions ainsi à connaître et à avoir de la sympathie pour les lointains pays en même temps que

nos camarades étrangers apprenaient avec nous à connaître et à aimer la France, je veux dire la vraie France.

Quand nous le pouvions, pendant les vacances, nous les emmenions dans les petites villes où habitaient nos parents et mieux encore nous leur faisons parcourir les campagnes françaises où sont penchés sur la glèbe les paysans de chez nous. Ils comprenaient ainsi que la France ce n'est ni le « gai Paris », ni les villes d'eau que connaissent seulement les touristes pressés.

La France, c'est le Paris du travail, de la beauté, de l'étude, de la pensée, de l'esprit. C'est la capitale de province dominée par la flèche de sa cathédrale dont l'ombre joue sur la dentelle des clochetons. C'est le petit bourg bâti sur la colline où l'artisan accomplit sa tâche quotidienne avec le soin consciencieux et souriant de celui qui apprécie le travail bien fait. C'est le village, c'est le hameau où le laboureur prépare les moissons futures, peinant sans relâche jusqu'à l'heure de l'angélus. C'est la veillée d'hiver où l'aïeul narre les histoires de sa jeunesse et où la grand'mère conte à ses petits enfants les aventures merveilleuses du *Chat botté* ou de *Cendrillon* que les petits, bien sûr, rencontreront demain dans la forêt toute proche.

C'est la rivière, c'est la prairie, c'est la place avec ses grands platanes, c'est l'École, c'est la petite Église avec son champ de repos où dorment les aïeux.

De retour à Paris, les Français avaient, bien entendu, au point de vue politique, des idées passablement différentes, mais tous étaient également sincères. Certains vendaient le dimanche à la porte des églises des journaux de la nuance *A* tandis que d'autres en offraient de la nuance *B* diamétralement opposée. Quelques-uns ne manquaient guère les manifestations politiques organisées par tel parti ; d'autres s'essayaient déjà à faire des conférences sous les auspices de tel autre. Je dois aussi confesser qu'il arrivait de loin en loin

à certains d'entre nous de prendre part à des manifestations dans la rue à l'effet de conspuer vigoureusement tel personnage consulaire jouissant brusquement d'un regain d'impopularité. C'est peut-être pour cela que des esprits chagrins pouvaient nous accuser d'être frondeurs.

Ils étaient parfois frondeurs les étudiants de 1930 à Paris. Mais, sans se le dire bien sûr, ils avaient eu les larmes aux yeux en assistant, à la Porte Saint-Martin, à la reprise de *Cyrano de Bergerac* et ils avaient pleuré le jour des obsèques du Maréchal Foch en voyant passer la dépouille du Grand Soldat que la France tout entière accompagnait aux Invalides et qui allait dormir son dernier sommeil à côté de l'Empereur.

Ils étaient parfois frondeurs les étudiants de 1930 à Paris. Mais qu'ils aient été communistes, socialistes, jeunesses patriotes ou d'Action française, ils avaient tous un sens élevé de l'honneur et de la loyauté, et leurs professeurs de rhétorique leur avaient appris à être généreux en leur commentant les classiques ou les romantiques, Corneille ou Victor Hugo.

Ils étaient parfois frondeurs les étudiants de 1930 à Paris mais, sans pouvoir les suivre toujours à la lettre, ils écoutaient avec vénération ceux qui, tels Pierre Termier, leur proposaient un idéal comme celui qui est résumé dans les lignes suivantes :

« O jeunes gens, espoir du pays, continuateurs de la plus belle et de la plus glorieuse des histoires ; vous à qui nous enseignons les disciplines merveilleuses, les doctrines transmises par les plus sages de tous les hommes, arrêtez-vous un instant, et réfléchissez, avant de choisir la forme d'activité qui sera la raison de votre vie.

« Voyez combien la science est belle. Voyez ce qu'elle a déjà fait pour améliorer le sort de l'homme, pour élargir son esprit, pour étendre son horizon, pour multiplier ses jouissances intellectuelles, pour faire de lui un demi-dieu. Cela

est si beau, déjà, que vous avez rêvé plus d'une fois, j'en suis sûr, d'accomplir lentement le tour de nos connaissances, et d'employer à ce voyage toute la fraction qui nous a été donnée de l'incompréhensible durée. Oui, c'est là un noble rêve.

« Dans cette marche en avant qui paraît irrésistible, ne pensez-vous pas que la France doit être au premier rang ?

« Venez... pour la seule raison que la science est belle. Venez : l'on vous aidera et les moyens matériels ne vous feront pas défaut. Venez : vous goûterez d'incomparables jouissances. La science récompense magnifiquement ses adeptes. Vous serez parmi les heureux, les rares heureux de ce monde et la patrie vous regardera comme les meilleurs de ses fils ».

Jean-Édouard GOBY.

THÉÂTRE AMÉRICAIN D'AUJOURD'HUI.

EUGÈNE O'NEILL.

Le théâtre américain contemporain ne produisit des œuvres originales que depuis le commencement de la dernière guerre. Ce furent surtout les petites scènes littéraires qui les firent connaître, alors que les grands théâtres, à base commerciale, ne donnèrent au public que des drames et des comédies sans grande valeur. Multiples furent les raisons de cet état de choses : d'abord ces grands théâtres étaient la propriété d'hommes d'affaires puissants dont l'unique but était le rendement commercial d'une pièce pour laquelle d'énormes frais avaient été effectués, entre autres la location de grandes salles et le salaire élevé des acteurs. Une place spéciale était réservée à la « Star », homme ou femme, dont le nom seul devait amener la plus grande partie du public. Cette étoile, souvent créée de toutes pièces par la publicité, ne possédait parfois aucun des dons de véritable artiste. La valeur littéraire de la pièce passait au second plan et l'écrivain capable de flatter les goûts les moins élevés du public était choisi au détriment de l'auteur dramatique d'une inspiration plus élevée.

Pendant ce temps, sur des scènes d'avant-garde, des organisateurs animés du feu sacré montaient des pièces de jeunes auteurs qui devaient donner au mouvement dramatique une impulsion nouvelle. C'est ainsi que surgirent : le petit théâtre d'Eve le Gallienne situé dans une rue modeste de New-York et qui avec des moyens très réduits parvint à jouer des auteurs pleins de promesses ; le théâtre des sœurs

Lewisohn, destiné à faire connaître le drame contemporain aux citoyens des quartiers humbles ; et surtout la «*Guilde du Théâtre*», organisée avec des moyens financiers plus importants par un groupe de professionnels et d'amateurs, qui joua, outre des auteurs étrangers, des pièces en un acte d'auteurs contemporains.

En province aussi, des groupements artistiques se formèrent, particulièrement dans les villes qui n'étaient point favorisées par un théâtre permanent : tels furent le «*Cleveland Playhouse*», le «*Petit Théâtre du Vieux Carré*» à New-Orléans et surtout la troupe de «*Province-town Players*» dirigée par Susan Glaspell, auteur bien connu de plusieurs pièces dont l'une «*Allison's house*» (la Maison d'Allison) obtint le prix Pulitzer. Bien que pourvu de maigres ressources le petit théâtre obtint un vif succès, si bien que Susan Glaspell et sa troupe s'installèrent à New-York dans le quartier bohème et artistique de Greenwich village et y montèrent des pièces en un acte de jeunes auteurs dont la renommée commençait à s'établir. C'est là que Eugène O'Neill, le génial auteur dramatique dont la renommée devait devenir mondiale, fit jouer ses premières pièces en un acte.

Personnalité puissante au caractère à la fois ardent, réaliste et romantique, Eugène O'Neill a une vie aussi passionnante que ses œuvres, existence hasardeuse dont les aventures ont souvent servi de base à ses pièces de théâtre.

Fils d'un acteur qui joua le rôle du mystérieux Monte Christo, Eugène O'Neill passa son enfance dans cette atmosphère d'étincelles et d'excitation qu'est une troupe de théâtre en tournée. Plus tard, il suivit cependant régulièrement ses cours de collège mais dut les interrompre en 1907, à dix-neuf ans, pour trouver une situation.

Dès lors, jusqu'au moment où touché par la tuberculose, le jeune homme devra se résigner à un repos forcé, Eugène O'Neill poursuivra un destin plein d'imprévu : chercheur d'or

au Honduras, puis de retour aux États-Unis, directeur assistant dans la troupe théâtrale de son père, nous le trouvons ensuite à Buenos-Ayres, puis dans une Compagnie d'électricité, dans une maison d'expédition et enfin dans les bureaux de la Compagnie Singer pour les machines à coudre. Cette occupation sédentaire ne devait pas lui plaire longtemps : il s'embarqua pour l'Afrique du Sud sur un bateau chargé de bétail en qualité de gardeur de mules ! Il rentra aux États-Unis sur un grand paquebot... non en passager mais en matelot.

Il fut, pendant un certain temps, acteur dans la compagnie théâtrale que dirigeait son père, puis obtint un poste de rédacteur de journal. Mais en 1912, la maladie l'astreignit à un repos physique forcé sans arrêter son activité intellectuelle. C'est alors qu'il commença à sentir sa vraie vocation, et qu'il écrivit ses premières pièces. Sa carrière dramatique va absorber toute sa vie et son succès ira en augmentant, jusqu'au moment où après avoir deux fois été lauréat du prix Pulitzer, il obtiendra en 1936, la plus haute distinction littéraire internationale : le Prix Nobel pour la littérature. Il est le second Américain titulaire de cet honneur.

Les ouvrages d'Eugène O'Neill gardent l'atmosphère des milieux rudes où il a vécu ; il traite ses sujets avec violence, parfois avec crudité, mais son imagination débordante donne à ses œuvres une vie intense, parfois brutale. Surtout, il a le don de saisir sur le vif le langage particulier qui convient à chacun des personnages qu'il campe, à quelque rang social qu'il appartienne.

Il a une conception de la vie terriblement sombre et pessimiste. Les êtres qu'il a créés sont avides d'un bonheur qu'ils croient parfois atteindre mais qui leur échappe et ils ont ainsi toujours l'amer sentiment d'être frustrés. La cause de leur défaite réside parfois dans leur propre caractère, parfois dans l'acharnement d'une fatalité sans merci. De l'extrême violence des sentiments que l'auteur met en jeu résulte une intensité

de passion qui semble exagérée, mais qui ne donne point l'impression d'être artificielle, car l'écrivain est sincère. A la fois réaliste et romantique, il situe ses personnages les plus primaires dans une atmosphère de poésie sauvage.

Influencé par Freud, il met à nu, avec cruauté et précision, les consciences inquiètes, les rouages des esprits timorés, les désirs informulés des cœurs.

Son premier grand succès fut *Beyond the Horizon* (« Par delà l'horizon »). L'auteur met en scène deux frères dont les tempéraments sont diamétralement opposés et que les circonstances, la fatalité, entraînent dans des directions tout à fait contraires à leurs caractères. L'un, l'aîné, Andrew, destiné à hériter de la ferme paternelle, a toutes les qualités de la race paysane dont il est issu. Il adore le travail de la terre et possède l'énergie nécessaire pour diriger son patrimoine. L'autre, Robert, tout en nerfs et en sensibilité, ne rêve que d'horizons lointains, de paysages exotiques, d'évasion spirituelle. Et cependant, c'est Andrew qui partira et Robert qui restera, parce que l'amour, ou ce qu'ils croient alors être l'amour, retient l'un et éloigne l'autre. Mais là où Andrew réussira, grâce à la force de son caractère, Robert, obsédé par ses rêves lointains, déçu dans son ménage, ira de désillusion en désillusion, jusqu'à la déchéance morale et physique. Les tableaux évoqués par l'auteur, la ferme qui périclité jusqu'à la ruine, la maison délabrée reflétant le désespoir du jeune fermier malade à la veille de la débacle, sont impressionnants de tragique vérité.

Le second grand succès de Eugène O'Neill fut *Anna Christie*, drame qui se déroule entre trois personnages. Le vieux marin Christopherson retrouve sa fille Anna qu'il n'avait point revue depuis qu'il l'a quittée petite fille et se défait de toutes les attaches grossières de sa vie de ripaille pour ne point offusquer sa candeur de jeune fille. Mais Anna est une prostituée. Émue, elle n'ose point détromper son père et peu à

peu se reprend à vivre une vie nouvelle : elle se sent lavée, purifiée par l'air puissant du large, dans la péniche où elle est venue habiter avec lui. Un calme immense l'enveloppe jusqu'au jour où le drame se déchaîne, où Anna, bien qu'elle l'aime passionnément, refuse d'épouser un marin qui la respecte comme une pure jeune fille. Une honnêteté morale la pousse à agir de la sorte. Harcelée par l'insistance du marin, elle finit par avouer quelle était autrefois sa vraie profession. Ici le drame atteint une intensité brutale. La passion du marin se déchaîne en imprécations qui ont l'humaine vérité des sentiments vécus. Ses accents ont la simplicité et la violence des natures frustes aux instincts élémentaires. « L'épouser, maintenant, s'écrie-t-il à Christopherson, je la verrais plutôt rôtir en enfer d'abord. Je vais reprendre la mer, je vous dis. Que ma malédiction soit sur vous et la malédiction de Dieu tout puissant et de ses Saints ! — Vous avez détruit le jour pour moi, crie-t-il à Anna, et puissiez-vous rester éveillée de longues nuits, tourmentée par la pensée de Mat Burke, et du grand tort que vous lui avez fait. . . je crois que j'aurais bien le droit d'écraser ton crâne comme un œuf pourri. Y a-t-il jamais eu au monde une femme aussi pleine de pourriture, et y a-t-il eu au monde un homme ridiculisé comme moi ? Et moi qui me faisais des idées sur vous et faisais les rêves de la douce vie que nous aurions quand nous serions mariés (*sa voix s'élève en lamentation*). Jerra ! que Dieu m'aide ! Je suis détruit tout entier et mon cœur est brisé en morceaux. Je demande à Dieu lui-même, est-ce pour cela qu'il m'a laissé errer sur la terre depuis le jour où j'étais un jeune garçon, pour tomber à la fin dans cette honte noire, pour donner ma puissance d'amour à une femme pareille à celle que vous rencontrez dans les boîtes du port, vêtues de jupes rouges et pleines de peinture sur leurs gueules grimaçantes et qui coucheraient avec n'importe quel homme pour un ou deux dollars? »

Le dénouement — exceptionnellement optimiste pour O'Neill — ne reste pas sur cette note brûlante de passion déchaînée. Le marin essaiera d'oublier le passé d'Anna, il l'épousera et l'atmosphère morale, comme le paysage, retombe dans le brouillard.

Dans *Emperor Jones* et *The Hairy Ape* (« le Singe velu »), O'Neill traite des sujets où des personnages aux réactions brutales vont jusqu'au bout de leur destin tragique. C'est plus tard qu'il abordera les sujets complexes où il met en jeu les rouages délicats du subconscient ou la psychologie tourmentée des civilisés et des intellectuels.

Emperor Jones est l'odyssée de l'Empereur nègre Jones, qui régna sur les Indes Occidentales et qui tyrannisa ses sujets jusqu'au jour où ceux-ci se révoltèrent et où il dut fuir aux confins de son royaume, poursuivi par l'obsédant rythme de tambourin marquant la haine grandissante des nègres. Il court en rond, halluciné, finit par poursuivre son propre fantôme et tombe enfin entre les mains des révoltés. L'action est menée avec un sauvage réalisme et traduit une fois de plus le sentiment de l'auteur sur l'inéluctable pouvoir du sort.

Le Singe velu est peut-être celle de ses pièces où se déchaîne l'action la plus puissante et la plus crue. Le héros est une sombre brute, chauffeur dans les profondeurs d'un grand paquebot. Il s' imagine être le principal élément moteur du bateau et, cette idée se développant dans son cerveau fumeux, il croit qu'il devient le centre de la vie. « Je suis le commencement, je suis la fin » s'écrie-t-il. Mais les événements le détrompent. Arrivé à terre et cherchant un dérivatif à sa haine des humains, il s'affilie à une association révolutionnaire. Il est jeté en prison, où il est surnommé le singe velu. Sorti de là plein de ressentiment, ulcéré et à moitié dément, il erre dans les rues, aboutit au jardin zoologique et reconnaît enfin son semblable dans le grand gorille encagé. Il force la cage et est broyé par l'animal. Une fois

de plus la vie est une faillite. Le public réagit violemment au spectacle de cette pièce. La brutalité du langage, la hardiesse des idées le choquèrent. Mais la pièce était composée de main de maître et l'on ne put que reconnaître son emprise hallucinante.

O'Neill devait bientôt franchir une autre étape. Avec *Mourning becomes Electra* et *Strange Interlude*, il abandonne la formule du réalisme à outrance et étudie des cas psychologiques troubles et compliqués. Dans *Mourning becomes Electra* («Le deuil convient à Electre»), il a réalisé une œuvre qui a donné corps à ses idées sur les buts et la signification de la vie. Œuvre ambitieuse, puisqu'elle continue la série des grandes tragédies grecques, mais qui ne faillit point à ses desseins. Envisageant son sujet sous un angle tout différent de ses illustres prédécesseurs, le moderne dramaturge a interprété à sa façon la légende antique. Il projette sur ses héros la lumière de la psychanalyse et la grandeur de leurs destins procède non seulement des événements tragiques auxquels ils sont mêlés, mais des obscurs et inéluctables ressorts psychologiques qui déclenchent leurs actions.

C'est peut-être dans *Strange Interlude* («Étrange Interlude») que O'Neill nous touche le plus. Ses personnages, bien que conduits aussi par un tragique destin, ne sont pas des créatures exceptionnelles, mais des êtres apparemment normaux et évoluent dans des milieux qui nous sont familiers.

L'auteur a inauguré dans cette œuvre une technique nouvelle et originale. Ses personnages parlent entre eux et, simultanément, nous dévoilent leur subconscient. Aussitôt avant, ou de suite après avoir parlé, ils énoncent à part eux leurs réflexions du moment. Ce sont des pensées souvent bien différentes de ce qu'ils expriment à voix haute, idées fugaces, parfois presque inavouées, souhaits informulés que l'esprit chasse, que la bouche n'ose point matérialiser, mais qui vivent cependant, restant à l'état de larves, parfois aussi

se cristallisant en désirs précis qui provoquent des actes.

A la lecture, on se rend très bien compte de ce double courant, les monologues pensés étant imprimés différemment du langage énoncé. Je ne sais quel est l'effet au théâtre, ni jusqu'à quel point les apartés peuvent retarder l'action. J'imagine que cela ne doit pas plus la ralentir que les commentaires des chœurs grecs dans les tragédies anciennes. L'effet est certainement impressionnant. Ce double drame, se jouant à la fois dans le monde réel et dans les profondeurs de la conscience, est comme un grand fleuve possédant un cours régulier et un cours souterrain.

La pièce se compose de plusieurs sujets ou plutôt d'un sujet initial dont les autres ne seront que les conséquences successives. Une jeune fille, Nina, très belle et très émotive, a renoncé, sur les instances de son père, à épouser pendant la guerre son fiancé Gordon et a accepté d'attendre son retour. Or, celui-ci part pour une mission dangereuse et meurt en héros. Ce malheur a désaxé la vie de Nina. Elle ne peut se pardonner d'avoir laissé Gordon partir sans lui avoir donné le bonheur de lui appartenir. Elle-même se sent frustrée : elle eût pu, au moins, avoir un enfant de lui ! Le remords prend l'envergure d'une hantise, elle veut se racheter en donnant du bonheur à des jeunes gens que la guerre a rendu infirmes. Ces expériences ne font que la mener plus loin vers le gouffre du « break down » nerveux. Pour la sauver, deux de ses amis, Edmund Darrell, un docteur avec qui elle travaille, Charles, son ami d'enfance, la poussent à épouser Sam, un camarade qui l'adore avec dévouement et admiration et qui fut un ami de son fiancé. La jeune fille accepte enfin de refaire sa vie. Elle est tentée par l'idée de donner du bonheur à un être d'élite. Elle désire surtout avoir un enfant. L'expérience réussit : on retrouve la jeune femme, pleine d'affection pour son mari et transfigurée par l'attente de sa maternité. Et ceci est le dénouement du premier sujet.

Il est difficile de résumer la suite des drames qui mènent vers leurs destins les quelques personnages, Nina, Sam, Charles, Edmund, dominés toujours par l'image triomphante du héros disparu. La mère de Sam à l'insu de son fils, convainc Nina désespérée qu'elle doit renoncer à donner la vie à l'enfant qu'elle porte parce qu'une hérédité de folie pèse sur la famille ; Nina retombe dans la sombre horreur des jours de neurasthénie ; Sam, qui ne vit que pour elle, perd toute foi en lui-même, et le foyer menace de devenir un désastre moral et matériel. Une idée, semée par la mère de Sam, prend corps dans l'esprit de Nina : avoir un enfant, un enfant d'un homme sain et que Sam croira sien. Elle persuade Edmund de lui servir de partenaire. Celui-ci accepte, par une espèce de conscience professionnelle : le bonheur de deux êtres dépendra d'un acte accompli par lui uniquement comme une expérience scientifique. Mais la nature est plus forte que les desseins humains et emporte les deux amants dans la découverte d'une aventure passionnée.

La sécheresse de cet exposé ne donne qu'une idée très imparfaite de cette tragédie et fait penser plutôt à un mélodrame. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est la richesse des idées qui font la trame de la pièce, la foule de sentiments complexes et divers qu'elle inspire, l'intérêt qui ne ralentit pas un instant. Bien qu'à plusieurs reprises l'action semble atteindre son point culminant, elle rebondit ensuite avec plus de force, car l'auteur lui a insufflé de nouveaux éléments de vitalité. Au moment où il semble que l'héroïne ait trouvé enfin une orgueilleuse stabilité entre les trois hommes qui lui sont nécessaires et pour qui elle est le centre d'intérêt, un cinquième personnage intervient, qui désormais rompra l'équilibre, l'enfant. L'enfant qui hait son vrai père, par jalousie, parce qu'il a l'intuition de l'attachement de sa mère, l'enfant qui aime avec ferveur celui qu'il croit son père et qui, élevé dans l'admiration du héros disparu Gordon, a le culte de

la perfection physique et sportive et a fini par lui ressembler. C'est lui qui, jeune homme, déclenchera le dernier drame sentimental de Nina vieillie, mais toujours frémissante de passion, de passion maternelle et jalouse cette fois, jusqu'au moment où, vaincue enfin par l'amour de son fils pour une jeune fille, elle se réfugie dans la tendresse de Charles, l'ami fidèle qui peut enfin, sans la crainte torturante des promiscuités sexuelles, la recueillir au havre de son amour.

Mais plus encore que l'intérêt du sujet et l'audace des situations que O'Neill ne craint pas de souligner, c'est le caractère des personnages qui nous émeut et nous intéresse. L'auteur fouille sans pitié les plus secrets détours de leur âme, éclaire d'un pinceau de lumière crue les pensées inarticulées, les sentiments inavoués dont le feu sombre couve sous la cendre des conventions.

Analysons de plus près les personnages du drame.

Le vieux professeur Leeds, le père de Nina, souffre de l'hostilité de sa fille qui le rend responsable de sa douleur. Il pontifie toujours un peu quand il énonee gravement ses idées ou donne des conseils, mais c'est un indécis et un faible. Il a usé de son titre paternel pour faire accepter au fiancé de sa fille de partir sans l'épouser. Il a fait appel à son honneur et lui a laissé comprendre que ce ne serait pas équitable que sa fille lie son sort au sien en des circonstances si hasardeuses. Dans le fond, il désirait garder sa fille, il détestait Gordon. Il sent maintenant que sa fille en est venue presque à le haïr. Il retrouve dans son regard l'expression qu'elle a quand elle se souvient de son fiancé,

« Ses yeux. . . je connais ce regard. . . tendre, amoureux. . . pas pour moi. . . que Gordon soit damné !. . . je suis content qu'il soit mort. » Mais, comme il adore Nina, il la laisse partir le cœur déchiré.

Charles, l'ami et le confident, âme trouble, cœur tourmenté, ne joue point un rôle actif. Toujours présent cependant, il

est le caractère le plus complexe et le plus fouillé de la pièce, émouvant et parfois presque répugnant, il fait preuve d'une fidélité de chien de garde. Intellectuel timoré, il aime Nina depuis très longtemps, mais possède les inhibitions d'un homme qui a vécu toujours dans l'adoration de sa mère et à qui les réalités physiques de l'amour n'inspirent qu'un dégoût mêlé d'envie. Avec une intuition féminine, avec une curiosité avide, puisqu'il a pour Nina un amour étrange, il la surveille, il devine le lien passionné qui unit la jeune femme au docteur, il « est comme une femme — pense Darrell — il sent l'odeur de l'amour... il m'a suspecté ». En effet, le démon de la jalousie ronge Charles.

« Darrell... et Nina... pense-t-il, il se passe quelque chose dans cette chambre... quelque chose d'écœurant... comme une main velue et brutale, rude et rouge sur ma gorge... puanteur de vie humaine... lourde et rance!... dehors c'est Avril... les bourgeons verts sur les arbres élançés... la tristesse du printemps... la perte de ma paix au sein de la nature... Quelque chose d'humain et d'anormal dans cette chambre... luxure et haïssable raillerie de ma timidité sensuelle... ma pureté!... pureté? ha! oui si l'on disait plutôt ma pureté malodorante... luxure aux yeux d'Italienne lançant des œillades pour un dollar... (*avec terreur*) quelles pensées!... Quel grossier scélérat tu es!... et ta mère morte depuis deux mois seulement... Je hais Nina!... ce Darrell dans cette chambre... Je perçois leurs désirs... Où est Sam? je lui dirai!... non, il ne croirait pas... c'est un imbécile si confiant... je la punirai autrement... Quoi? peiner Nina?... ma petite Nina?... mais je désire son bonheur! même avec Darrell?... tout est si confus... je dois cesser de penser... je dois parler... oublier... dire quelque chose... tout oublier! »

Mais Charles est un être si compliqué sous ses apparences de bonhomie, qu'il accepterait toutes les compromissions

plutôt que de perdre Nina complètement. Au moment où la jeune femme, orgueilleusement, est sûre de son pouvoir sur les trois hommes qui lui sont attachés et sent qu'elle est redevable à tous les trois de l'enfant dont elle est fière, Charles, plus intuitif que les autres, comprend la signification cachée de son orgueil.

« Voilà de nouveau la Nina étrange d'autrefois... la Nina impénétrable... ses trois hommes... sommes-nous cela?... Moi?... oui plus profondément que les autres puisque je ne sers à rien... une étrange sorte d'amour sans doute... je ne suis pas comme tout le monde... notre enfant... que voulait-elle dire par là?... l'enfant de nous trois... au premier abord cela semble de la folie... elle a d'étranges intuitions détournées qui déchaînent les courants cachés de la vie... de sombres courants entremêlés qui deviennent la rivière du désir... Je sens ma vie singulièrement identifiée à celle de Sam et de Darrell... son enfant est l'enfant de notre triple amour pour elle... Je voudrais être son mari dans un certain sens et le père de son enfant à ma manière... je pourrais tout lui permettre... tout lui pardonner... »

Darrell, le médecin à l'esprit scientifique, pousse Nina à épouser son ami Sam parce qu'il est convaincu que l'union de ces deux êtres doit produire nécessairement un résultat satisfaisant : calmer l'émotivité morbide de l'une, donner à l'autre la confiance en lui-même qui lui permettra de développer ses qualités foncières. Il a eu une attraction physique pour la jeune femme, mais il s'est tracé un programme scientifique qui exclut de sa vie les émotions de la sensibilité.

Et quand Nina lui fait l'étrange demande de devenir sa maîtresse pour avoir un enfant et rétablir l'équilibre dans son ménage, il accepte par amour pour la science, comme une tentative expérimentale, de devenir son amant. Il n'est pas tout à fait inhumain cependant : il essaie de réprimer la joie subconsciente qu'il éprouve à l'idée du plaisir physique promis.

« Ai-je le droit de conseiller cela?... Oui c'est la chose rationnelle... mais ce conseil trahit mon ami... non, il le sauve... il sauve sa femme... et si un troisième personnage pouvait connaître un peu de bonheur... est-il plus dénué, suis-je moins son ami, parce que je le sauve?... non, mon devoir envers lui est clair... et mon devoir de chercheur expérimenté de la vérité... observer ces trois cobayes... dont moi-même... »

Mais pour une fois, le savant en lui sera dominé par l'homme. L'essai expérimental devient une passion violente. La honte de tromper son ami, les compromissions d'une aventure cachée le diminuent et effritent ce qu'il croyait être son absolue intégrité morale. Son ambition scientifique s'use aussi : au lieu d'être un savant innovateur, il ne sera que l'assistant d'un savant plus jeune et qu'il admire. Dévoré par la jalousie, il désire au moins avoir droit à la femme qu'il aime et à l'enfant qui est sien. Mais il est vaincu par ses propres armes ; l'expérience n'est que trop concluante. Sam, son ami, comblé par le bonheur de sa femme, est devenu un être plein d'audace à qui tout réussit. Détruira-t-il ce bonheur qu'il a créé... ?

« Il est trop heureux... tuer le bonheur est un meurtre pire que de détruire une vie... Je lui ai donné ce bonheur... Sam mérite mon bonheur... Que Dieu te garde Sam!... Mon expérience avec les trois cobayes a été un succès... les malades, Sam et la femelle Nina ont été guéris et rendus à leur fonction normale... seulement le troisième, Ned, semble avoir subi une détérioration... »

Sam, lui, est le caractère le plus simple parmi ces êtres tourmentés. Sa raison de vivre, c'est la femme qu'il aime, dont il tire toute sa joie, toute sa confiance en lui-même. Sa simplicité, sa confiance aveugle en elle et en son ami, son orgueil paternel, ses affaires qui réussissent merveilleusement, remplissent sa vie.

Quant à Nina, elle est essentiellement un être d'instinct soulevé par les passions primitives et cet instinct est si puissant qu'il désaxe l'équilibre des hommes qui l'entourent. Jeune fille, elle a aimé son fiancé avec la ferveur d'un cœur frémissant et l'ardeur d'un corps neuf. Déçue dans sa tendresse et sa passion, elle est la proie d'une nervosité morbide. Hantée par le souvenir du disparu, elle en arrive presque à haïr son père, jusqu'à ne plus pouvoir entendre le son de sa voix.

« Ses mots... sa voix comme un air ressassé, bourdonnant, de l'orgue de barbarie d'un mendiant... ses mots, s'élevant de la tombe d'une âme en bouffées de cendre... Cendres ! Oh, Gordon, mon bien-aimé... Oh, lèvres sur mes lèvres, oh, bras forts autour de moi, oh, esprit si brave, si généreux, et gai !... cendres se dissolvant en boue... boue et cendres... c'est tout... parti... parti de moi pour toujours. »

Mariée sans amour, par besoin de dévouement, elle sent toute sa féminité se réveiller à l'approche de sa maternité. Quand cette joie lui est refusée, elle est de nouveau sous l'emprise d'une inquiétude morbide et elle emploie toutes les ruses de son instinct pour avoir un enfant à tout prix. Comblée enfin par sa fierté maternelle, sa passion physique pour son amant et sa tendresse pour son ami, elle aura des ruses de femelle amoureuse pour garder les éléments de son bonheur et elle ne craint pas d'avouer son désir.

« Tu es mon amant. Rien d'autre ne compte... Oui, je me rappelle ce que disait la mère de Sam. Elle disait : Être heureux, c'est le moment où l'on est le plus près de savoir ce que c'est que la bonté. Et je vais être heureuse ! J'ai tout perdu dans la vie jusqu'à présent parce que je n'avais pas le courage de saisir le bonheur !... et j'ai blessé tout le monde autour de moi. »

Les années passent, Nina vieillie garde un cœur passionné. Mais ce n'est plus la vie de son ancien amant encore jeune

et séduisant qui l'émeut, c'est la frénésie de l'amour maternel qui la possède, elle veut garder son emprise sur son fils. Et quand celui-ci suit le cours naturel d'une vie de jeune homme et délaisse sa mère pour la jeune fille qu'il aime, Nina enfin lasse, renonce à lutter. Toute l'amertume de la pièce se résume en cet aveu...

« Mon ancien amour... comme il paraît jeune et beau... maintenant nous ne nous aimons plus du tout... notre compte avec Dieu le Père est réglé... après-midi de bonheur payé avec des années de chagrin... amour, passion, extase... dans quelle vie lointaine étiez-vous vivants... la seule vie vécue est dans le passé et le futur... le présent est un interlude... étrange interlude pendant lequel nous évoquons le passé et l'avenir pour témoigner que nous existons. »

L'œuvre d'Eugène O'Neill est-elle parvenue à son point culminant? Agé seulement de cinquante-six ans, on peut prévoir qu'il produira des œuvres aussi fortes, aussi riches de vie que les précédentes; il semble que, tourmenté par les problèmes essentiels, il cherche des solutions moins désespérées que celle de ses premiers drames.

Malgré les défauts de ses qualités, son réalisme parfois outré, l'excessif romantisme de quelques caractères, malgré le manque de clarté de son attitude philosophique, Eugène O'Neill reste dans le théâtre contemporain une des figures les plus puissantes, les plus chargées de dynamisme et d'émotion.

Il est significatif qu'en 1944, pour l'ouverture de la première saison théâtrale après la libération de la France, Paris ait choisi, parmi cinq œuvres de la littérature dramatique internationale, une pièce d'Eugène O'Neill.

DOSTOÏEVSKI ET LE PANSLAVISME.

A l'heure où le canon de l'armée rouge réveille les échos de l'Europe depuis les parages du Cap Nord jusqu'à la Bohême et à l'Adriatique, il n'est pas sans intérêt de se demander ce que cette armée nous apporte dans les plis pourpres de ses étendards victorieux.

Deux formules politiques se sont affrontées, ou plus exactement deux formules politico-sociales. La formule allemande n'ayant su s'imposer, c'est celle de Moscou qui triomphe et se généralise dans l'Est de l'Europe. C'est en effet ce qui se passe « en gros ». Mais il convient de tenir compte de deux facteurs : 1) A l'avance russe correspond une deuxième avance alliée des puissances occidentales ; 2) Il n'est pas du tout prouvé que le Kremlin ait intérêt à « standardiser » les États européens en leur servant de prototype.

Cette réserve faite, — et en supposant que l'influence russe se fasse bientôt sentir ça et là de façon prépondérante, — quels éléments essentiels peut-on y distinguer qui permettent de pronostiquer la forme de l'Europe de demain ?

A cette question, essayons de répondre sans passion et en toute impartialité. Le caractère d'un peuple est la somme d'un certain nombre de constantes à peu près invariables. Adressons-nous à un écrivain russe dont l'autorité est indiscutée, bien qu'il ne figure nullement au nombre des théoriciens du régime : j'ai nommé Fédor Dostoïevski.

Pour lui, panslavisme et orthodoxie sont deux termes intimement liés et c'est dans cette double entité que l'écrivain voit la clé de la plupart des problèmes mondiaux, la solution de la question d'Orient, « l'alliance fondée sur les principes du culte de l'humanité, et, enfin, la rénovation même des hommes selon les vrais principes chrétiens ».

C'est dans « le Journal d'un écrivain », articles de journaux écrits entre 1873 et 1877 que nous trouvons l'expression de la pensée intime de Dostoïevski. La citation précédente est extraite d'un article intitulé « Conception utopique de l'Histoire » et fait suite à la « Question d'Orient ». Il remonte, je crois, à juin 1876 : c'est assez dire, — et nous ne saurions trop souligner ce fait, — que ces conclusions ne sauraient être influencées par les événements auxquels nous assistons.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est moins l'attitude d'un écrivain russe en présence de tel ou tel problème particulier, que de pénétrer cette âme russe, si souvent proclamée incompréhensible et insondable. On a d'ailleurs bien exagéré ce prétendu mystère, et Dostoïevski va nous aider à l'éclaircir, car si jamais l'âme d'un peuple a été scrutée jusqu'en ses tréfonds, c'est bien celle de la Russie, sous l'œil implacable de l'auteur des *Possédés* et des *Karamazov*.

Nous ferons appel à un double document : « l'Essai sur Pouchkine » et l'explication qui accompagne ce document. Le premier tiers du XIX^e siècle est dominé, en Russie, par la forte, la très forte personnalité de Pouchkine, écrivain romantique et type achevé du Russe, sous ses aspects les plus spécifiquement nationaux. On a dit de lui qu'il « avait fait tenir dans son œuvre son pays tout entier. » Voici quelques mots pour rappeler aux lecteurs ce que fut sa vie. C'était le fils d'un noble. Il avait reçu une première culture française, tant à la maison qu'au lycée de Tsarskoïé Sélo. Plus tard, il occupa un poste aux Affaires étrangères. Son libéralisme le rendit suspect et lui valut maint exil. Il

passa plusieurs années « en résidence forcée » en Bessarabie, au Caucase et en Russie même, du côté de Pskov. En 1837, il meurt en duel. Il avait trente-huit ans. Son œuvre est cependant considérable, depuis *les Tsiganes* jusqu'à *Boris Godounov*, *Eugène Onéguine* et *la Fille du Capitaine*.

Mais revenons à Dostoïevski. J'analyse brièvement les deux documents en question.

1° Pouchkine a découvert le malaise de la classe intellectuelle déracinée et occupant une situation trop élevée par rapport au peuple. Il a défini le type plus russe peut-être que romantique de « l'homme de trop », de l'homme inadaptable à son milieu.

2° Cependant, Pouchkine indique le remède à côté du mal et préconise le retour à la vérité populaire.

3° *Faculté d'universelle résonance de Pouchkine*, surprenante possibilité de *transmutation*, ajoute Dostoïevski. Cette faculté nationale, Pouchkine ne fait que la partager avec tout le peuple russe. Dostoïevski est slave et partant idéaliste : « notre misérable terre, dit-il, peut-être à la fin des fins *dira sa nouvelle parole au monde* ». Il ajoute un peu plus loin : « Le trésor moral qui constitue le fonds des âmes, en son principe du moins, ne dépend pas des circonstances économiques. . . Toutes les richesses accumulées en Europe ne la sauveront pas de la chute. Nous prétendons que même dans notre état actuel d'indigence économique (année 1880 environ), — il est possible de porter en soi la force d'une âme aimante *capable de tout unir et de tout concilier* ». Et comme démonstration *a priori* de cette thèse, Dostoïevski embrasse dans une même étreinte ses compatriotes divisés alors en deux camps farouchement rivaux : les *Slavophiles* et les *Occidentaux*.

Le discours développe surtout le troisième point dont nous parlions tout à l'heure, la faculté d'universelle résonance du Russe, mais il a bien d'autres aspects. Je note au hasard en parcourant brièvement le discours : Pouchkine est un

oracle et une indication. Sa carrière comprend plusieurs périodes. D'abord, il s'inspire de Parny, d'André Chénier et de Byron. Mais il ajoute « une authenticité de douleur » dans les *Tsiganes* avec le type russe d'Aleko qui annonce Eugène Oniéguine. Aleko, c'est le « vagabond » russe, disons le « déclassé ». Détail particulier : « *le bonheur universel lui est nécessaire* : — socialisme européen, mansuétude russe ? — Peut-être l'un et l'autre. En tout cas : réconciliation avec le peuple. Aleko, désemparé, le restera tant que cette vérité ne s'imposera pas à lui. Il aime une tzigane, mais là encore, dans cette vie simple, il est incapable de s'adapter et les Bohémiens le chassent de chez eux. « La vérité est en toi-même. Si tu te vains, tu deviendras libre ». L'harmonie universelle suppose un échange : il faut *donner* pour avoir le droit de recevoir.

Cette vérité est surtout palpable en Oniéguine. Mais ce dernier, plus encore qu'Aleko, est un *snob*, une *parodie*, comme dit Tatiana, donc encore un type négatif : ses aspirations au bonheur universel sont imprécises et ne sauraient aboutir. Par contre, à côté de ce type négatif, nous trouvons le type solide et vraiment positif, celui-là, de Tatiana, la femme russe, simple, modeste, auprès de laquelle Oniéguine passera sans la voir au fond d'une obscure province et cette même Tatiana, Oniéguine la recherchera plus tard, parce qu'elle brille dans la société de la capitale et qu'elle a épousé un homme célèbre : *snobisme*. C'est pour Pouchkine l'occasion de développer, sans romantisme aucun, ce caractère prosaïque et grand de la femme « qui ne veut pas être heureuse au prix du malheur d'autrui ».

Si j'insiste sur ce point qui fera peut-être sourire, c'est que ce caractère est typiquement russe et d'une grandeur peu commune. Il annonce chez l'auteur une tendance marquée à ne pas se laisser enfermer dans des règles conventionnelles de romantisme sentimental et mièvre. Or, il s'agit d'un carac-

tère de femme. Nous pouvons d'ailleurs remarquer à ce propos que les héros masculins du roman russe n'ont pas l'apanage de la virilité.

Un autre type très populaire est celui du moine chroniqueur que nous trouvons dans *Boris Godounov*, avec sa simplicité majestueuse. On peut aussi avoir un faible pour le courage inconscient de Savélitch et la grandeur d'âme non moins innocente du faux tsar Pougatchov, le cosaque révolté, — deux personnages de *la Fille du Capitaine*.

La thèse de Dostoïevski est ici très sensible : vérité populaire, simplicité, — opposées au snobisme, à l'Occidentalisme transplanté, forme de civilisation inadaptée et inadaptable. Sans donner dans les subtilités de la littérature comparée, Dostoïevski rapproche alors les œuvres d'inspiration étrangère de Pouchkine de leurs modèles occidentaux : *Faust*, *Don Juan*, *le Chevalier avare*, etc. et fait ressortir, preuves en main, la supériorité de l'écrivain russe et son *pouvoir de transmutation*, même dans des sujets aussi particuliers que les *Imitations du Coran* et les *Nuits égyptiennes*. C'est, dit Dostoïevski, l'esprit de notre peuple tel qu'il sera ultérieurement amené à se développer, l'esprit de notre avenir qu'il a su dégager de la gangue du présent et exprimer en véritable prophète. Qu'est-ce, en effet, que l'esprit national russe, sinon sa tendance, à travers les buts finis qu'elle se propose, à *l'universalité, à l'intégralité humaine?*

Puis, Dostoïevski développe cette idée et en limite *l'universalité* par un regrettable distingo racial. Plus loin, il se rachète un peu : « Être russe, dit-il, c'est être le frère de tous les hommes, un pan-humain, si vous voulez. Être un vrai Russe veut dire précisément s'efforcer de concilier, et de façon définitive, cette fois, les contradictions européennes, réaliser l'accord définitif et fraternel de toutes les races de la terre, sous la loi évangélique du Christ! »

Or, quel autre programme pourra jamais rallier plus de

suffrages que celui qui unit, dans sa complexité, le communisme des premiers apôtres à celui de l'Union des Soviets?

A ceux que pourrait encore rendre perplexes l'approche des armées russes, je conseillerai de relire Dostoïevski et Tolstoï, en particulier cette grande épopée de la campagne napoléonienne que constitue *Guerre et Paix*. Ils y trouveront ce large souffle d'humanité qu'on rencontre toujours en Russie et qui faisait dire dernièrement à un pasteur d'Occident : « Je crois qu'il y a plus de pouvoir spirituel chez ces Russes qu'on ne saurait en trouver dans certaines de nos Églises. »

Jean GULLON.

LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

JOURNAL HISTORIQUE (SUITE.)

Le 28 (19 décembre), la garnison reçut l'ordre de rentrer dans le fort et le détachement de dromadaires qui devenait inutile au service, fut renvoyé à Katieh. Le courrier du Visir repassa le 30 frimaire (21 décembre) chargé de dépêches pour le général en chef Kléber. Il déclara au commandant qu'il ne se mettrait pas en route pour Katieh s'il ne lui donnait une escorte de 30 hommes. Cette demande extraordinaire, fondée sur la crainte que lui causaient les Arabes bédouins, n'était probablement qu'une misérable ruse pour affaiblir notre garnison. M. Cazals était bien disposé à ne lui donner que 2 hommes, lorsqu'un détachement de dromadaires venant de Katieh se présenta fort à propos pour aplanir la difficulté. Il servit à son retour d'escorte au tartare.

Ce détachement avait accompagné trois effendis faits prisonniers à Abouqyr, qui étaient échangés contre des officiers français rendus par les Anglais. Il annonça que la garnison de Katieh avait l'ordre de se retirer à Salahieh, lorsque le fort d'el-Arich serait attaqué, et cette nouvelle, répandue inconsidérément ne contribua pas peu à jeter l'inquiétude dans la garnison.

L'officier qui commandait le détachement de dromadaires emporta la dépêche du commandant du fort pour le général en chef Kléber ; ce fut la dernière fois que l'on communiqua avec l'armée française ; l'armée ottomane marchait sur el-Arich.

La garnison était d'environ 450 hommes (1). Elle se composait du 1^{er} bataillon de la 13^e demi-brigade d'infanterie, d'une compagnie de canonniers, de 4 compagnies de sapeurs et de 4 mineurs, de 3 officiers du génie dont le chef commandant le fort, de deux officiers de santé et des employés civils de l'hôpital, des magasins et de la munitionnaire.

L'artillerie était composée de 4 pièces de 8 et de 4 pièces de 4, de 2 obusiers de 6 et de 3000 boulets et obus avec la poudre nécessaire ; il y avait 300.000 cartouches d'infanterie.

JOURNAL DU SIÈGE D'EL-ARICH PAR L'ARMÉE OTTOMANE.

Le 1^{er} nivôse (22 décembre 1799), à 4 heures du matin le poste établi sur la hauteur X aperçut quelques pelotons de cavalerie, fit feu dessus et se retira sous les murs du fort. Toute la garnison prit les armes.

Au point du jour, on observa dans les environs plusieurs corps de Mameloucks et de cavalerie turque, et on les éloigna par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie.

A dix heures, on vit arriver par la route de Syrie une partie de l'armée ottomane, avec un convoi de chameaux très étendu. Une partie des troupes campa sur les hauteurs à la droite du torrent ; d'autres s'établirent dans le bois de palmiers et au pied de dunes. Un corps de Mameloucks se porta au puits de Messoudiah, et établit un poste à la vue du fort, sur la montagne de sable qui l'avoisine. Un autre corps de

(1) Elle se trouvait diminuée par la perte du détachement qui avait été surpris par l'ennemi le 25 et par le départ des dromadaires. (*Note de l'auteur.*)

cavalerie, en remontant le lit du torrent, alla occuper la gorge du désert.

Notre premier soin fut de combler les citernes AA (1) où l'ennemi pouvait prendre de l'eau; nous renforçâmes en même temps les parapets des tours avec des briques crues, de manière à leur donner 1 mètre et demi d'épaisseur; nous blindâmes l'ouverture du puits et la porte du magasin à poudre (2). Les parapets furent garnis de sacs à terre, et une banquette fut disposée dans le fossé H (3) pour donner la facilité de faire feu par dessus la contrescarpe.

A 4 heures du soir, un parlementaire turc accompagné d'un soldat français prisonnier, vint au nom de Rajeb Pacha, serasquier de l'armée ottomane, sommer le commandant de remettre le fort entre les mains des Osmanlis et le prévenir que s'il ne se rendait, il n'aurait pas de quartier à espérer. M. Cazals répondit qu'il défendrait jusqu'à la dernière extrémité la place qui lui avait été confiée comme l'exigeaient son honneur et son devoir.

Lorsque la nuit fut arrivée, le commandant expédia pour l'Égypte un espion arabe qu'on avait retenu jusqu'à l'apparition de l'armée ottomane. Il était porteur d'une petite lettre qu'on avait cousue entre deux pièces de sa chemise et qui était adressée au général en chef (4).

A la faveur de quelques éminences, l'ennemi avait établi une batterie E de deux mortiers sur la droite du chemin qui conduit à la mer. Cette batterie commença à tirer à 11 heures

(1) Ce sont les citernes situées sur les bords du torrent près de son embouchure. (*Note de l'auteur.*)

(2) Situé dans la tour A. (*Note de l'auteur.*)

(3) Le fossé de la lunette qui couvrait la porte. (*Note de l'auteur.*)

(4) Lorsque nous fûmes de retour au Caire nous eûmes la certitude que cet espion n'avait point apporté au général en chef la lettre dont il avait été chargé. (*Note de l'auteur.*)

du soir et continua toute la nuit. Un petit nombre de bombes tomba dans l'intérieur du fort. Ces bombes étaient de 6 de diamètre. Dans le même temps l'ennemi profita de l'obscurité de la nuit pour commencer ses travaux. Il ouvrit sa première parallèle à la distance de 500 mètres de nos murailles. De notre côté, nous fîmes un feu continu de nos deux obusiers sur la batterie ennemie et sur le terrain où les travailleurs étaient étendus.

Nous reconnûmes, à la pointe du jour, le travail des assiégeants. Cette première parallèle embrassait la tour A et la face du Nord. Cent drapeaux de toutes couleurs flottant sur ses revers indiquaient la direction. Toute notre artillerie fut dirigée sur elle pour en retarder les progrès.

Dans la crainte que les Turcs ne se jetassent dans les ruines en avant du fort, une compagnie d'éclaireurs, prise dans toute la garnison fut chargée de les occuper et de les défendre pied à pied. Cette compagnie occupa la hauteur X par un poste avancé qui eut ordre de se retirer lorsque la nuit serait assez obscure pour dérober sa retraite à l'ennemi. La garde de la lunette et du fossé voisin fut confiée à la compagnie de grenadiers.

Les parapets du fort, qui n'avaient que 5 décimètres d'épaisseur et qui étaient maçonnés avec de la terre, ne présentaient pas une résistance susceptible d'arrêter les boulets du plus fort calibre. On prévint qu'ils pouvaient être détruits en totalité ou en partie, et on s'occupa de préparer des échafaudages de charpente pour placer les fusiliers. Ces échafaudages consistaient en pièces de bois scellées intérieurement dans les murs à 1 mètre 3 décimètres au-dessous du rempart, et en madriers placés horizontalement sur elles. Les hommes placés sur ces échafaudages auraient fait feu par dessus le rempart lorsque le parapet aurait été abattu.

Dans cette journée, l'ennemi continua sa première parallèle et construisit à sa gauche une batterie G, dans laquelle

il plaça de l'artillerie à 2 heures de l'après-midi. Mais soit que son travail eût été retardé par notre feu, soit que ses pièces eussent été démontées, cette batterie ne tira pas de la journée.

Dès le matin, plusieurs petits bâtiments ennemis s'approchèrent de la côte, mouillèrent et débarquèrent des provisions pour l'armée ottomane. Le mouillage était un peu à l'est des palmiers, par le travers des montagnes de sable qui s'élèvent à la droite de l'embouchure du torrent. Toute la nuit, les Turcs nous envoyèrent des bombes, dont une partie tomba dans le fort sans nous faire aucun mal. Ils avaient ajouté un mortier à leur batterie E.

Ils perfectionnèrent la 1^{re} parallèle et ouvrirent la seconde à 300 mètres du fort, vis-à-vis la face de l'est ; ils établirent deux batteries, l'une de 3 pièces de canon de 8, l'autre de trois de 6, en nord et ouest, vis-à-vis la face du nord et terminèrent leur première batterie en G. Ils ne cessèrent de crier dans leurs tranchées et dans leurs batteries.

Pendant que nous cherchions, par un feu d'artillerie bien soutenu, à retarder les travaux des assiégeants, les sapeurs commencèrent à retrancher le puits M qui fournissait une partie de l'eau nécessaire à la garnison. Ils l'enveloppèrent par une tranchée qui communiquait dans le fossé en dehors des palissades. Ils travaillèrent également à l'établissement d'un poste retranché P, au pied du bastion en construction et d'un semblable O sur la crête du glacis de l'est.

L'ennemi, dès la pointe du jour, fit un feu très vif de toutes ses batteries ; mais notre artillerie, quoique inférieure en nombre, eut une supériorité marquée tant par la justesse de ses coups que par la célérité de son service. A midi, la batterie G de 3 pièces de 8 fut réduite au silence et ne tira plus de la journée. Le feu des mortiers lui succéda. La 2^e parallèle fut continuée en avant de la tour A et devant la face du nord ; elle passait sur la hauteur X que nos éclaireurs

avaient abandonnée la veille, et s'appuyait sur une éminence de sable près du vallon des citernes. Des postes d'infanterie turque furent établis sur les montagnes de sable R au sud du fort. Le Grand Visir arriva ce jour-là avec des troupes nombreuses et un grand convoi d'artillerie. Il établit son quartier général sur la montagne de sable voisine du petit bois de palmiers.

Nos travaux défensifs furent continués avec beaucoup d'activité. Le poste P au saillant du bastion fut terminé et sa garde augmentée. Nos mineurs ayant reçu l'ordre de pousser un rameau sous le glacis, sur le prolongement de la capitale de la tour A, ouvrirent un puits au pied de cette tour dans le fossé.

Les embrasures des tours qui étaient en maçonnerie de pierre et de terre, furent bientôt dégradées tant par le vent des boulets que par le choc des projectiles de l'ennemi. Pour les réparer, nous construisîmes, avec des madriers de palmiers, des espèces de coffres dont on remplissait les côtés avec des sacs à terre.

Ces réparations ne pouvant pas se faire de jour, tant parce qu'elles auraient suspendu le feu de nos batteries que parce que les canonniers auraient été trop exposés aux coups de l'ennemi, on y travailla une partie de la nuit.

Les retranchements du puits M et du poste O furent bien avancés par les sapeurs ; les mineurs continuèrent leur travail. Pendant qu'une partie de la garnison était ainsi occupée à préparer les moyens de défense, l'infanterie rangée sous les remparts, celle qui occupait la lunette, le fossé et les divers postes extérieurs faisaient sur les travaux plus rapprochés de l'ennemi un feu très vif de mousqueterie.

Les Osmanlis continuèrent et perfectionnèrent la 2^e parallèle et ils établirent vers la droite une communication de la 1^{re} parallèle à la 2^e. Ils jetèrent quelques postes dans les tombeaux et sur le bord des ruines, en avant du fort. Ils en établirent quelques autres au sud-est, dans les trous S

creusés dans le sable, depuis le sommet de la montagne d'observation jusqu'à la gauche de la 2^e parallèle ; ils tirèrent toute la nuit une grande quantité de bombes qui manquèrent rarement le but, mais qui ne nous firent aucun mal. Ces projectiles étaient peu dangereux pour nous, à raison du peu de largeur de nos remparts et du vide qui existait dans l'intérieur du fort.

Le feu des batteries ennemies commença avec le jour et se soutint jusqu'à la nuit. Le fort y répondit sans interruption et avec beaucoup de vivacité. Notre infanterie et celle des Turcs, qui occupait leurs postes avancés, entretenaient toute la journée un feu roulant de mousqueterie. Vers les 10 heures du matin, l'ennemi commença à découvrir la communication U de la 1^{re} à la 2^e parallèle. Une foule de Turcs portant des drapeaux sortirent précipitamment de la 1^{re} parallèle et, planant leurs drapeaux sur les alignements convenus, s'enfoncèrent ensuite des pieds et des mains dans le sable. Un grand nombre de travailleurs arrivèrent ensuite avec des outils pour continuer ce travail qui fut appuyé par un grand feu des batteries de la 2^e parallèle.

Dans le même temps et pour diviser nos moyens, il faisait filer par le vallon des citernes un grand nombre de tirailleurs qui parvinrent à repousser nos éclaireurs de gauche jusque dans le fossé, prirent position dans les ruines en avant de la tour D et inquiétèrent beaucoup nos canonniers.

Nous n'aperçûmes pas plus tôt les Turcs sortant de la 1^{re} parallèle que nous fîmes pleuvoir sur eux une grêle de balles et de boulets. Leur opiniâtreté à y résister dut leur coûter beaucoup de monde ; le sable était sillonné de nos coups, les hommes et leurs drapeaux culbutés, mais les uns et les autres étaient aussitôt remplacés. Nous ne pûmes que retarder ce travail qui, jusqu'à la nuit, se borna à des trous dans lesquels les Turcs accroupis étaient un peu à couvert de notre feu.

Le succès fut plus complet sur les tirailleurs qui s'étaient portés sur notre gauche. Une sortie vigoureuse dirigée par le commandant du fort, les débusqua de tous les points où ils s'étaient établis, les força à une retraite précipitée et leur fit beaucoup de mal. Plusieurs de ces tirailleurs emportèrent des blessés sur leur dos. Nos éclaireurs rentrèrent dans leur position. A l'entrée de la nuit, le commandant de l'artillerie vint avertir M. Cazals qu'il y avait du mouvement dans la garnison et qu'un écrit séditieux avait circulé parmi les soldats et avait été signé par plusieurs. Aussitôt, les chefs des différentes compagnies en furent prévenus et il leur fut recommandé la plus grande surveillance.

A 8 heures, un caporal de la 13^e demi-brigade apporta une lettre au commandant. Cet homme fut interrogé scrupuleusement, mais il ne put ou ne voulut donner aucune indication ni sur le contenu de la lettre, ni sur la personne qui la lui avait remise. Il parut être étranger au complot. Son nom, du moins, ne se trouva point parmi les signataires. Le commandant Cazals, après avoir lu cette pièce monstrueuse, fit aussitôt rassembler les officiers de la garnison, (ceux de service au dehors exceptés); il leur exposa les ressources de la défense et les opérations lentes de l'ennemi. Il leur fit voir que la position de la garnison n'était point critique, et représenta que le devoir et l'honneur commandaient impérieusement une défense de laquelle dépendait peut-être le succès de la campagne du Visir. Il donna ensuite communication de la lettre qu'il venait de recevoir.

Cette lettre couverte de 80 signatures de soldats et sous-officiers de divers corps, était conçue à peu près en ces termes :

« Au fort d'el-Arich, le 4 nivôse an VIII de la République une et indivisible.

« Prudence, méfiance, souvenance à Jaffa.

« Les soldats composant la garnison d'el-Arich au citoyen commandant le fort.

« Vous voudrez bien, citoyen commandant, remettre le fort que vous commandez à l'ennemi, dans le délai de 12 heures. Convaincus que nous ne pouvons plus faire de résistance, vu qu'il n'y a plus ni instruments, ni médicaments pour les blessés, nous vous invitons à finir cette affaire et vous aurez l'estime de vos camarades. »

A la lecture de cette sommation, chaque officier fut saisi de l'indignation la plus profonde. Tous craignirent de rencontrer dans les signatures les noms de quelques hommes de leurs compagnies. Il fut arrêté à l'unanimité que le lendemain au point du jour, toute la garnison serait assemblée, qu'on lui ferait connaître sa position et qu'on chercherait à lui faire sentir de quel déshonneur elle se couvrirait aux yeux mêmes de l'armée ottomane, si par une conduite aussi odieuse, elle se mettait à sa discrétion.

Les officiers étant retournés à leurs postes, le commandant et moi sortîmes avec une compagnie de sapeurs pour travailler à un retranchement MM, dont l'objet était de procurer un double rang de feux sur la face de l'ouest, dont le pied était entièrement accessible.

Une autre compagnie de sapeurs termina le retranchement du poste I et continua celui du puits M. L'ordre et la tranquillité ne furent troublés ni dans les travaux ni dans les postes. Pendant cette nuit, l'assiégeant établit sur la hauteur Z une batterie de deux pièces de canon de 6 et chemina dans le vallon YY, à couvert de nos feux. Vers les 11 heures du soir, les Turcs que l'on conduisait pour ce travail firent une vive fusillade en traversant le vallon des citernes ; le fort n'y répondit pas. La batterie de mortiers tira par salves toute la nuit sans aucun succès. On remarqua qu'elle avait été rapprochée de la 1^{re} parallèle en E.

A la pointe du jour, la garnison fut rassemblée dans l'intérieur du fort ; il ne resta au dehors que la garde strictement nécessaire. Le drapeau de la 13^e demi-brigade étant arrivé, le commandant Cazals parla ainsi aux soldats :

« La garnison d'el-Arich (va) se déshonorer et pour la première fois on verra les Français préférer de se rendre lâchement à l'honneur de combattre... Avez-vous oublié que vous êtes l'avant-garde de l'armée et que vos frères d'armes comptent sur vous pour arrêter l'ennemi pendant qu'ils se réunissent pour venir à votre secours? »

Il leur parla ensuite des ressources et des avantages de notre position, leur représenta que les craintes qu'ils avaient témoignées sur l'insuffisance des moyens pour secourir les blessés étaient (sans) fondement et leur reprocha de s'être laissés séduire par des conseils perfides et par des promesses astucieuses.

« Vous espérez, ajouta-t-il, être conduits en France, mais vous n'ignorez pas les obligations que le devoir et l'honneur vous imposent envers votre patrie ; la France rejettera de son sein ceux qui l'auront trahie et déshonorée. »

Dès le commencement de son discours, le commandant fut interrompu par des cris séditieux qui sortaient principalement de la compagnie des grenadiers. Il eut beaucoup de peine à se faire entendre. Lorsqu'il eut fini de parler, le tumulte augmenta et la majorité de la garnison se montra avec les plus mauvaises dispositions.

Le chef de bataillon de la 13^e demi-brigade et tous les officiers réunirent en vain leurs efforts pour ramener ces hommes à l'obéissance et les rendre accessibles à la voix de l'honneur.

La sédition commençait à devenir très inquiétante, lorsque le commandant demanda et obtint un moment de silence.

« Soldats, leur dit-il, si tout ce que vous venez d'entendre ne peut vous satisfaire ; s'il se trouve parmi vous des lâches

qui veulent se déshonorer, qu'ils partent et aillent trouver l'ennemi. Je vais faire ouvrir les portes. Quant à moi, je me défendrai jusqu'à la dernière extrémité avec les officiers et les braves qui ont les sentiments français.»

A l'instant, les portes furent ouvertes, mais la troupe resta immobile. La ferme résolution du commandant étonna les mutins. Au tumulte, aux cris séditieux, succédèrent l'ordre et le silence; la garnison parut disposée à se défendre et les diverses compagnies rentrèrent à leurs postes.

Le feu du fort qui avait été très vif dès le commencement du siège le fut de même depuis cette époque. On tira dans la journée 400 coups de canon et d'obusier, et 14.000 coups de fusil. Les batteries de l'ennemi furent bien servies toute la journée, mais c'est principalement dans la matinée que l'on y remarqua une activité extraordinaire. On verra par la suite à quoi tenait cette dernière circonstance.

La batterie Z, dont le travail était dirigé par les officiers anglais, fut continuée avec beaucoup de peine et d'opiniâtreté. Cette batterie, à peu près aussi élevée que la tour D, plongeait dans la lunette et le fossé, et devait enfiler la face AD; mais le prolongement de cette face avait été mal saisi et cette faute, qui enlevait à l'ennemi une partie des avantages de sa position, nous procura la facilité de réunir sur elle l'artillerie des trois tours G, D, A, qui en retarda beaucoup la construction. Les Anglais nous tirèrent cependant quelques coups de canon avant la nuit.

Les Turcs continuèrent de s'avancer dans le vallon Y sans être vus du fort. Leurs travaux sur les faces du nord ou de l'est parurent très ralentis.

Vers la fin du jour, le commandant fit convoquer les officiers et leur proposa de faire arrêter les soldats que l'on pourrait reconnaître comme les chefs de l'insurrection; mais cette mesure leur parut inexécutable dans la circonstance où l'on se trouvait, vu le grand nombre de signatures appuyées

par la grande majorité de la garnison et le mécontentement général des troupes qui se regardaient comme sacrifiées depuis qu'elles avaient appris que le poste de Katieh devait être évacué à l'arrivée de l'ennemi devant el-Arich. Il leur parut aussi qu'étant éloignée de 16 myriamètres de Salahieh et assiégés par une armée considérable qui nécessitait la réunion de toutes nos forces, nous n'avions pas les moyens suffisants pour réprimer et punir les séditeux qui faisaient cause commune.

A défaut de cette mesure, le commandant leur recommanda la plus exacte surveillance et les engagea à donner aux troupes l'exemple de la fermeté, du dévouement et de l'honneur.

Deux compagnies de sapeurs, dirigées par mon collègue Piquet, travaillèrent pendant toute la nuit au retranchement MM. Les deux autres, sous mes ordres, perfectionnèrent le retranchement du puits et aidèrent les mineurs dont le travail commençait à être très pénible.

Sur les 10 heures du soir, j'entends du poste I et du retranchement M l'ennemi qui travaillait à se loger en GG, et j'essayai de le chasser de cette position, d'où il pouvait nous chagriner. Je plaçai une compagnie de sapeurs dans le poste I, disposai l'autre dans le retranchement M, et fis faire sur les Turcs une fusillade extrêmement vive. Ceux-ci, effrayés, prirent la fuite en poussant de grands cris, se crurent poursuivis par mes soldats et (se) jetèrent dans la 2^e parallèle qui fut entièrement abandonnée; tous se sauvèrent dans la 1^{re} parallèle et firent de là un feu terrible de mousqueterie sur le terrain qui se trouvait devant eux. Les batteries G, N, O, tirèrent également sur le fort, jusqu'au moment où l'ennemi, revenu de sa frayeur, se glissa dans la 2^e parallèle. Il ne cessa de crier tout le reste de la nuit. La batterie de mortiers nous chauffa sans interruption. Plusieurs bombes, dépassant le fort, tombèrent dans le vallon Y au milieu de ses travailleurs.

Les tranchées de l'assiégeant, dans ce vallon, avançaient

d'une manière rapide, mais toujours sans être aperçues. On y jeta beaucoup d'obus pour inquiéter les travailleurs, et on veilla avec le plus grand soin à ce qu'il ne s'établît pas de mineurs au pied de la face du sud, la seule qui fût librement accessible.

Les Anglais firent feu de leur batterie Z à la pointe du jour. Comme ils cherchaient à enfiler la face AD et à culbuter les parapets des deux tours D et A, beaucoup de leurs boulets manquaient le fort et allaient tomber dans la 2^e parallèle. Toutes les fois que cela arrivait, les Turcs poussaient de grands cris et nous avons appris ensuite qu'ils avaient été sur le point d'aller détruire cet ouvrage.

La supériorité de notre feu évita ce désagrément à MM. les officiers anglais qui furent forcés d'abandonner leur batterie vers les 10 heures du matin. Quelques obus qui éclatèrent dans son parapet la bouleversèrent entièrement.

L'artillerie de la batterie O avait été placée en O à la droite de la 2^e parallèle. Cette batterie et celle placée en N firent un feu continu, mais sans aucun but déterminé. Elles frappèrent indistinctement les tours A et D, le sommet du rempart et toutes les parties de la face du nord, comme pour la renverser toute entière; mais elles ne faisaient pas de brèches dangereuses; seulement elles rendaient impraticables pendant le jour les remparts du fort, dont les parapets de 5 décimètres d'épaisseur étaient criblés de leurs boulets, d'une face à l'autre.

L'ennemi nous jeta des bombes toute la journée. Il en tomba une dans la porte I qui fracassa la cuisse à un homme de garde et renversa une partie de son parapet. Ce poste qui devenait moins important depuis que les Turcs avaient changé leur attaque, fut abandonné et sa garde réunie à celle du poste P. On ne put rien apercevoir des travaux de l'assiégeant dans le vallon Y.

A neuf heures du soir, il essaya de déboucher de ce vallon

pour s'approcher du bastion en construction, mais notre infanterie bordant le parapet de la face sud fit suspendre pendant plusieurs heures ce travail qui se faisait à découvert, et que nous éclairions par des tourteaux goudronnés et des roches à feu. Il ne put, dans le courant de la nuit, établir que quelques petits postes dans des trous NN, creusés dans le sable sur le revers des glacis qui étaient commencés de ce côté.

Cette tentative de l'ennemi avait été appuyée par une infanterie nombreuse répandue sur le terrain environnant. La garde du poste P eut la faiblesse de la craindre et elle se retira à l'autre extrémité du fossé. Rien ne put combattre son irrésolution et on fut obligé d'abandonner cette position.

L'ennemi fit un feu continu de sa batterie de mortiers, mais dans la crainte de jeter des bombes sur ses travailleurs au sud, il diminua la charge et très peu de bombes arrivèrent dans le fort. De notre côté, nous continuâmes le retranchement MM, et les mineurs commencèrent un second puits en dedans du fort, devant la porte du magasin à poudre de la tour A, le premier puits étant terminé.

De part et d'autre le feu commença de très bonne heure. La batterie anglaise ne dirigea ses coups qu'au pied de la tour D. L'artillerie du fort fut servie avec beaucoup d'activité et d'intelligence, et la mousqueterie sur les divers points de notre enceinte fit un feu soutenu qui força l'ennemi de suspendre ses travaux ; toutefois cela n'arrêta pas les porteurs d'eau qui, chargés de leurs outres, allaient tranquillement de poste en poste et sur le revers des tranchées porter à boire aux troupes turques. Plusieurs de ces hommes furent tués pendant le siège.

Pour suppléer au poste P qui avait été abandonné la veille, le commandant projeta d'en établir un dans l'intérieur du bastion. Il ordonna aux mineurs de percer le mur et d'ouvrir une porte pour y communiquer de l'intérieur du fort.

La mitraille commença à manquer ; le commandant d'artillerie fit ramasser les éclats des bombes et les balles ennemies dont la terre était couverte.

Nos éclaireurs, serrés de plus en plus par les postes et les tranchées ennemis, se retirèrent à l'entrée de la nuit et rentrèrent dans le fossé.

L'assiégeant reprit ses travaux à la faveur de l'obscurité du côté du sud ; il lia par une tranchée les postes NN qu'il avait établis la nuit précédente au nord ; il approcha sa tranchée à portée de pistolet du puits M ; à l'est il couronna par des postes nombreux les hauteurs GG et commença au sud ouest une batterie V sur un plateau de sable qui commandait le fort.

Nous employâmes tous nos moyens pour nous opposer à ces divers établissements ou pour en retarder l'exécution. Notre infanterie foudroyait partout les travailleurs. Une grande quantité d'obus éclata au milieu d'eux et les mit plus d'une fois en fuite ; mais leur nombre et la facilité de leur travail triomphèrent de nos obstacles.

La plupart des bombes lancées pendant cette nuit tombèrent dans le fossé H ou plus avant de nos murs. La communication du bastion avec l'intérieur du fort fut ouverte avant le jour et de suite on s'occupa d'y établir un poste. Les premiers rayons de lumière nous firent distinguer parfaitement les diverses positions de l'ennemi ; elles étaient couvertes de drapeaux ; une superbe tente se fit remarquer sur la hauteur RR.

A 7 heures, les assiégeants sortant de toutes parts de leurs postes et de leurs tranchées, se jetèrent sur nos glacis. Partout nous fîmes sur eux et à bout portant un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie pour les repousser, et partout ils auraient été battus avec une grande perte, si les postes du puits M et celui nouvellement établi dans le bastion B n'eussent honteusement lâché pied, sans avoir fait la moindre

résistance. Le premier se retira sans avoir perdu un seul homme et le second n'eut pas le courage de résister aux pierres que les Turcs lui jetaient du pied du bastion. Il rentra dans le fort et boucha tant bien que mal l'ouverture qui y communiquait.

Cette insigne lâcheté favorisa les assaillants. Un grand nombre se jetèrent dans leurs retranchements autour du puits et purent s'y maintenir sous le feu très meurtrier de la tour A et des parapets voisins. Quelques-uns occupèrent le poste I sur les glacis de l'est; d'autres s'emparèrent du poste P et s'y mirent à couvert; le reste rentra dans ses lignes, laissant sur les glacis beaucoup de morts et de blessés.

Nous perdîmes dans cette attaque environ 30 hommes, au nombre desquels on eut à regretter le lieutenant du génie Piquet; cet officier, occupé à la réparation d'une embrasure sur la tour A, reçut une balle au milieu du front; il expira peu de minutes après.

Le succès de l'ennemi qui se trouvait alors au pied de nos murailles et la mauvaise contenance d'une partie des soldats jetèrent dans le fort le désordre et la confusion. Des hommes transis de peur criaient que les Turcs allaient faire sauter nos murailles, que les mineurs travaillaient au pied de la tour C et que la garnison allait être perdue si on ne se rendait. Le commandant, pour les rassurer, jugea à propos de faire jeter 8 à 10 obus au pied de cette tour. Il fit même transporter dans la tour A les poudres qui s'y trouvaient renfermées afin d'éclaircir tous les doutes et dissiper toutes les inquiétudes.

Le feu s'étant ralenti, le commandant Cazals sentit la nécessité et en même temps la facilité de chasser les Turcs des retranchements dont ils venaient de s'emparer. Il chargea de cette opération le capitaine des grenadiers à la tête de sa compagnie.

Le capitaine Feray (1) fit à l'instant ses dispositions. Il ouvrit la barrière, commanda, partit et ne fut suivi que par trois de ses grenadiers. Il alla de cette manière jusqu'à l'entrée du retranchement M, essayant d'ébranler sa compagnie ; mais il fut contraint de rentrer ; il réitéra ses ordres et ne put se faire obéir. Le commandant fit lui-même les plus grand efforts pour ramener les grenadiers à leur devoir ; trois fois il leur ordonna de le suivre à l'ennemi, et trois fois ils lui répondirent qu'ils ne voulaient plus se battre.

Aussitôt le plus grand tumulte régna parmi les grenadiers au dehors et parmi les autres compagnies au dedans. Partout on criait qu'on ne voulait plus se battre, qu'il fallait se rendre, qu'il n'y avait aucun espoir d'être secouru, qu'on voulait les sacrifier, que l'ennemi allait faire sauter le fort, etc., etc. La voix du commandant et celle des officiers ne furent plus écoutées. Les soldats quittèrent leurs postes et s'excitèrent à la révolte.

Cependant l'ennemi continuait son établissement autour du puits au pied du bastion et s'y renforçait sans opposition. En vain le commandant donna partout l'ordre de continuer le feu ; en vain les officiers, ne connaissant plus le péril, donnaient l'exemple du dévouement le plus absolu ; la troupe refusa de se défendre. Plusieurs soldats brisèrent ou jetèrent leurs armes ; les canonniers désertèrent leurs batteries.

Les grenadiers alors mirent le comble à leur infâme conduite ; ils montèrent sur le parapet de la lunette et agitant en l'air la crosse de leurs fusils, indiquèrent aux assiégeants qu'ils voulaient se rendre et les appelèrent à grands cris. A ce signal, quelques Turcs sortirent de leurs tranchées et s'approchèrent du fort ; alors les grenadiers se mirent à crier : *Camarades, ne tirez pas, voilà un parlementaire.*

Dans ce moment vraiment critique, le commandant et les

(1) Je publie plus loin un rapport du capitaine Feray.

officiers parcouraient les remparts et ne pouvaient se faire obéir. Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! était le cri général. Au milieu du désordre, quelques séditeux se jetèrent sur le drapeau national et le firent tomber dans la lunette ; mais il fut rapporté par un grenadier fidèle et replacé sur une des tourelles de la porte. Des scélérats se présentèrent de nouveau pour l'abattre et y substituer un drapeau blanc ; mais le capitaine Guillermain, tombant sur eux, le sabre à la main, les arrêta par sa vigoureuse contenance. Le sergent Codicé menaça de faire feu sur celui qui tenait le drapeau blanc, s'il ne se retirait, et ces deux braves se placèrent à côté du drapeau tricolore, méprisèrent la fureur de ces monstres, dont quelques-uns les couchèrent en joue.

Les Turcs, voyant que le fort ne tirait plus, accoururent en foule et des lignes et du camp ; ils remplirent les fossés, couvrirent les glacis et demandèrent à grands cris qu'on leur ouvrît les portes.

C'est alors que le commandant Cazals, conservant encore un reste d'espoir de ramener la garnison dans le devoir, et cherchant à gagner du temps et à éloigner l'armée turque qui se pressait autour des murs, me donna l'ordre de pénétrer auprès du grand Visir, pour demander une suspension d'armes. Les instants étaient précieux ; on entr'ouvrit la porte du fort pour me faire sortir et on la referma promptement sur moi. Je montai sur le parapet de la lunette et montrant un papier que j'avais par hasard dans ma poche, je fis signe que j'allais auprès du grand Visir pour parlementer ; mais on ne m'entendit pas ; aucun officier turc ne se présenta pour me protéger sur mon passage.

Enfin, je m'exposai à tout ; du parapet, je mis un pied sur l'épaule d'un Turc et je sautai dans le fossé. A l'instant, je fus saisi par cette soldatesque barbare qui se disputait mes dépouilles. Mon sabre, mes épaulettes et mes boutons me furent arrachés ; mille mains avides de pillage scrutèrent

les plis et replis de mon habillement, arrachèrent mes poches et ne me laissèrent que des lambeaux. La foule était si grande qu'on pouvait à peine se remuer. Je fus cependant entraîné vers les palissades par une bande de Turcs qui spéculaient sans doute sur ma tête, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils purent me retirer de cette abominable cohue.

J'étais à l'extrémité du fossé, lorsque le hasard me fit trouver devant un pacha qui venait de franchir le cheval de frise ; mes bourreaux, alors, me tenant par les bras, courbèrent ma tête vers la terre et me firent baiser ses pantoufles. C'était Moustapha, pacha de service, connu par sa bravoure et son humanité.

Ce pacha par un sentiment généreux, fit écarter les Turcs qui se pressaient autour de moi, me fit lâcher par ceux qui me tenaient et me livra à quelques autres qui me traitèrent un peu moins mal. Ceux-ci me firent monter par la contre-scarpe et me conduisirent au pied de la hauteur X, sur le chemin de la mer. Dans le même temps, Moustapha pacha avait repassé le cheval de frise, était remonté à cheval et se rendait auprès du grand Visir ; il me fit conduire après lui.

Une troupe nombreuse et éparse, attirée par les premiers bruits de la prise du fort, arrivait du camp. J'étais arrêté à chaque instant par des Turcs, qui sans respect pour leur général, me menaçaient de leurs pistolets ou de leurs sabres ; le danger s'accrut pour ma vie au point que Moustapha pacha me fit marcher à côté de son cheval, en tenant un pan de sa robe et fit serrer autour de moi les cavaliers qui l'accompagnaient.

J'arrivai auprès du grand Visir. Son Altesse, reposée sur de riches tapis à l'ombre d'une demi-tente, fit présenter sa pelisse à baiser à Moustapha pacha, et me fit conduire dans sa tente, sans qu'il m'eût été permis de lui parler.

Je fus un moment seul dans la tente du Visir. Les premières personnes qui vinrent près de moi furent deux officiers turcs,

dont je ne comprenais pas le langage. Ils me présentèrent une pipe et se retirèrent. Un interprète, accompagné d'un scribe, vint peu après m'interroger de la part du suprême Visir. Je lui observai que je n'étais point un prisonnier, mais un parlementaire, envoyé auprès de Son Altesse par le commandant du fort, mais il ne m'écouta point. Je le priai de me faire parler à un officier anglais.

(à suivre.)

G. WIET.

CHRONIQUE DES LIVRES

Romanciers du Terroir.

Combien de fois, au cours de cette guerre, ai-je pensé au petit mas provençal que je possède en France, près de Mougins? Et cela me navrait, de savoir le pays, là-haut, de plus en plus foulé et meurtri. Je revoyais les pierres de mon âtre, les feuilles sèches qui grattent mon mur au bout de leurs branches, l'étroit chemin où ont dû passer tant de courriers portant des ordres ou de mauvaises nouvelles. Et dans mon exil, j'écoutais de loin ce que j'ai tant de peine à écrire : « Les maisons durent peu, disait ma pauvre vieille terre, mais les vrais pays durent et dureront toujours ». Alors, je songeais à l'églantine rouge qui reflurira sur mes haies et cela suffit à redonner à ma vie le sens qu'elle avait perdu.

*
* *

N'est-ce pas une grande erreur que de vouloir faire de la possession, du maintien et du travail de la terre une question purement matérielle, comme s'il ne s'agissait que de rendement et de chiffres. Qu'il existe entre l'homme et la terre un lien psychologique et parfois mystique, qu'un peuple soit façonné à l'image de son terroir et que son âme se désagrège à mesure qu'il déserte ses champs ou ses vignes, autant de points importants qu'élucide dans sa première partie une thèse en Sorbonne

intitulée : *Les débuts du roman rustique* (1) et publiée en 1942, sous la direction de M. Paul van Tieghem dont on connaît l'érudition en histoire littéraire. La deuxième partie, tout aussi bien documentée, nous montre que le paysan, conçu comme personnage de roman, n'est pas une découverte moderne puisque sa silhouette, souvent déformée, apparaît déjà dans les fabliaux du Moyen Age et dans certaines idylles conventionnelles de l'époque classique.

Il faut attendre le début du XIX^e siècle pour qu'apparaissent en France les premiers essais de littérature agreste. Essais isolés, d'abord : Charles Nodier ressuscite de vieilles légendes ; Souvestre et Brizeux découvrent la Bretagne et ses charmes ; Pestalozzi écrit des récits populaires à tendance humanitaire. Puis les circonstances politiques de 1840 à 1848 modifient peu à peu la façon de vivre des classes rurales. De nouveaux problèmes surgissent. Dans certaines contrées, l'industrie menace de supplanter l'agriculture et la migration vers les villes s'accroît. C'est alors que George Sand, en France, et J. Gotthelf en Suisse, créent le roman rustique qui reflète leur vive sympathie pour le peuple des campagnes. Ils retrouvent en lui l'image d'un passé qu'ils veulent protéger contre l'oubli. De là, chez eux, un certain sentimentalisme, l'attendrissement que l'on éprouve à parler de gens et de choses qui vont disparaître. Pour Gotthelf, défenseur des mœurs ancestrales, le paysan restera tel qu'il a toujours été. Pour George Sand, venue assez tard aux récits champêtres, les campagnards de sa province natale bénéficient d'une existence enviable, surtout comme messagers et dépositaires de son « humanitarisme » social.

Après 1848 — selon la thèse que nous feuilletons — le roman rustique devint une mode, mais les réussites furent rares — récits trop réalistes, trop fantaisistes ou trop « moralisants », comme ceux de Buchon, de Champfleury et de Scioberet. « La médiocrité d'un grand nombre, écrit l'auteur, provoqua en 1860 un mouvement de résistance contre ce flot de paysanneries ».

(1) Éd. Droz, Paris.

C'est que le roman rustique est un genre difficile, qui a ses problèmes et ses exigences. Il est aussi ardu d'éviter un optimisme trop marqué, voisin de l'irréel, qu'un pessimisme plus vraisemblable que vrai. Et comme autre écueil pour l'écrivain, je ne perds pas de vue celui de la langue paysanne, qui n'est plus le patois autochtone d'autrefois.

*
* * *

De nos jours, les romanciers du terroir se sont éloignés du réalisme étroit qui caractérisait le roman champêtre de la fin du siècle dernier. Et les meilleurs sont ceux qui savent concilier, dans l'évocation du sol natal, l'élément local avec le trait général, la figure d'un certain paysan avec le tableau d'ensemble d'une population rurale. « J'ai tâché, disait un jour Ramuz, de retrouver l'homme tel qu'il a été une fois, tel qu'il est, tel qu'il sera dans sa permanence même, soumis à un ciel, à un sol, à une certaine nature extérieure et intérieure ».

« Il y a partout la peine des hommes, écrit Jean Giono, à propos de son dernier roman : *Poids du Ciel*, paru avant cette guerre, et je dis que dans la plupart des cas, si l'emprise sociale n'avait pas falsifié les rapports de valeur, le paysan aurait une peine à sa taille ». « Et j'ajoute que malgré l'arrogance des temps, le paysan au contact des valeurs naturelles, faisant son travail naturel, est plus près d'être un homme véritable que le citadin. Sa paix et son équilibre intérieur sont des biens que nous avons perdus. Et c'est tout ce que je dis ». A ceux qui lui reprochent de ne pas faire vivre ses personnages dans le climat social d'aujourd'hui, Giono répond que ses « paysans » ont un idéal personnel à leur mesure, et si certains les trouvent trop « irréels », c'est qu'ils redoutent peut-être chez eux « cette âme profonde qu'il y a dans les traces de leur activité ou de leurs loisirs ». « Ça se passait toujours environ vers les sept heures du soir dans ces parages des hautes terres de la Durance, du côté de la Saulce, comme ça, toujours en descendant. Et à cette heure, si un jour un peu laiteux à peine coloré de bleu était encore sur les prés, l'ombre de la nuit se gonflait

comme une grosse poule noire sous le feuillage des ormeaux ou des platanes. C'est là que, devant sa ferme, la mère était assise les bras enfin pendants, me regardant venir vers elle». Et plus loin : « Si ma vieille habitude de piéton campagnard me fait attacher une telle importance aux leçons de patience et de grandeur, que je reçois dans les champs, le long des chemins de terre, c'est que l'erreur dans laquelle on s'entretient et l'on entretient les autres sur le sujet des paysans, peut devenir extrêmement grave. Elle ne va pas tarder à secouer sur le monde ses gros fruits amers ».

« Rien de plus grand que l'humble paysannerie, quand elle marche sur sa voie d'herbe et de pierraille », écrit Henri Pourrat dans la *Cité perdue* où il chante les joies de la vie primitive. A propos du paysan : « Son ménage des champs, écrit-il, le fait à la fois autonome et incapable de se dépendre des autres ». « C'est vrai que deux ou trois fois, dans l'année, pour faucher l'herbe ou pour lever les blés, il mène sa besogne solitairement en son champ, mais quand il lève la tête, il voit les autres qui comme lui se hâtent de profiter du temps et de l'état de la glèbe pour donner un nouveau labour à la terre « bonne à prendre » ou pour planter les échaldas dans la vigne ». « Ainsi l'on travaille toujours tous ensemble parce qu'on est tous à la même tâche, avec les mêmes idées, les mêmes habitudes, menés de même par la grande loi des saisons et du terroir ». « Tout comme elle donne au paysan le désir d'être maître chez soi, la terre enseigne la chaude cohésion aussi bien que l'indépendance ». Et plus loin : « Confiné sur son lopin, mais au contact de l'universel, le paysan colle à la vie de toute la création. Mieux qu'un autre et peut-être sans s'en douter, il apprend à marier fortement labeur et loisir, calcul et abandon, dureté et bonhomie. Tout de même, il marie autonomie et communauté, sociabilité et sauvagerie. Il garde son ferme propos de se passer de tous et de vivre de ce pain noir — ou blanc — qu'il tire lui-même des entrailles de sa terre. Mais plus que personne, il a besoin de l'amitié, il a besoin de l'honneur ».

Je ne puis multiplier les citations. Qu'on relise *Héritages* de Chamson, *Séparation des Races* de Ramuz, *Le roi dort* de Braibant,

La Harde et *Sur la glèbe* de Pesquidoux, autant d'évocations du terroir par des terriens — gens, bêtes et choses des pays d'Auvergne, de Provence, de Picardie ou de Gascogne — et l'on reconnaîtra sans peine que si dans les temps de grand désarroi, la Province vient au secours de la Cité, on peut attendre d'elle ce qu'il y a de plus sain, de plus juste et de plus durable. Et en temps de paix, à travers le passé vivant que chantent nos meilleurs écrivains du terroir, c'est le vieux sol natal que l'on apprend à mieux aimer, s'il est vrai — comme le croit André Gide — que l'équilibre du génie français vient de l'harmonieuse variété des pays que forme la France.

*
* *

Nous savions qu'une suite devait être donnée aux deux premiers romans rustiques d'Henri Pourrat, *Un mauvais garçon* et *Gaspard des montagnes*, farces, vaillances et gentilleses d'un robuste gars de l'Auvergne, à l'écoute de Marie la conteuse jusqu'aux châteaux des rêves et des chansons.

Histoires plus ou moins connues qui d'un coup nous rendent à notre enfance : la maison des sept portes, l'auberge des trois pigeons, et toutes les cent lignes une complainte, un couplet, un dicton, je ne sais quoi encore qui sent la route et l'almanach. Comme cadre légèrement féerique à ces récits champêtres, les sobres paysages du Massif Central s'estompant dans la buée du matin.

Et voici que me parvient de Genève le troisième volume de la série *A la belle bergère*, édité par la Guilde du Livre, en 1942. Et de nouveau des histoires déjà connues, comme celle du prêtre pourchassé qui réussit à se cacher chez un meunier. D'où vient donc que je n'ai pu dormir cette nuit, cognant du pied dans mes draps, si ce n'est que Pourrat dans ce nouveau livre a su revêtir de magie — celle des pays de là-bas — ces histoires vieilles et toutes neuves qui redeviennent poignantes sous sa plume. Faut-il alors que son art soit humble pour qu'on oublie à ce point l'écrivain, quand il se plaît à faire revivre l'âme de toute une terre? « Les chemins sablonneux s'enfoncent sous les branches basses des sapins, parmi la mousse et la fougère.

Il y a même des endroits où le soleil semble n'avoir point percé depuis des siècles. Et sur les pentes, la presse étagée de tous ces arbres noirs, pli sur pli, mont sur mont, sans fin, sans jour, sans chemin, sans personne... C'était bien le pays, — la poulailler qui gratte le crottin sur la route, l'auberge à l'enseigne peinte, avec un char de sapins liés de chaînes devant la porte !» Ailleurs, l'auteur dit l'odeur de miel amer des sorbiers ; il parle d'une fumée contre un mont, de l'air sur l'herbe courte, et tout d'un coup, quand il raconte comment les gens dansaient, pris d'un goût de fête, sans même de musique, il met un bout de chanson que je connais sur d'autres paroles, et lui aussi sûrement. Et passé la Bastide, quittant déjà les Cévennes pour la rude Auvergne, cette chanson est une danse encore. Alors je vois des filles et des garçons aux joues rouges. Je me souviens de ces fêtes rustiques de chez nous, faites avec un rien, du bruit rythmé, cette danse un peu triste, comme le visage de la montagne, mais qui donne de la joie aussi quand l'accompagne un air de clarinette.

*
* *
*

A propos du roman rustique, je voudrais dire ici que les écrivains du terroir sont beaucoup moins gris et placides qu'on se le figure trop souvent. Dans un pays de centralisation comme la France, où Paris captive seul l'attention, il leur faut sans cesse lutter contre l'isolement et l'étouffement qui les menacent.

Oh ! je sais bien que les champs avec leurs boutons d'or, les pâturages avec leurs pelouses de clochettes et d'œillets, peuvent paraître au passant le séjour du bonheur, mais qu'on s'y arrête longtemps, sous le soleil ou sous la pluie, comme le berger qui garde ses bêtes dans la bruyère, et qu'envoûte peu à peu comme d'une ombre noire son immense solitude. Oui, à cause de cette vie au ralenti qui l'environne, j'admire d'autant plus un romancier ancré dans sa province, quand il sait faire œuvre humaine et forte.

Voici, par exemple, un nouveau roman de Michel Scuphor, au titre trop émollient de *Douce Province* (1) et publié en 1943.

(1) Éd. Marguerat, Lausanne.

Son héros est un écrivain débutant qui se réfugie entre Gard et Cévennes, dans un hameau perdu, pour y rééquilibrer son esprit au contact de la terre et prendre conscience de ses forces. Sa jeunesse le guette et lui tend ses pièges. Il n'est pas maître encore de ses sens et de son amour. L'aventure s'offre à lui au premier tournant de route, puis la victoire se dessine en même temps que l'homme succède à l'adolescent. Sous l'apparente nonchalance du ton, en prose sèche et nerveuse avec quelle lucide minutie l'auteur décrit les doutes et les perplexités d'une certaine jeunesse française, dans les années qui ont précédé cette guerre. Avec quelle aisance il passe du récit à la confidence, de l'analyse des faits à celle des sentiments secrets qu'il doit arracher à la gangue dont ses héros les ont recouverts.

Quant à *Romain Alpuech* (1) c'est un livre posthume, paru en 1942, de Jean Gazave, tué à l'ennemi en 1940. L'auteur, qui m'était inconnu, raconte l'histoire d'un paysan du Rouergue, replié sur lui-même, dans l'amour passionné de sa terre. Dépossédé par un père indigne du petit domaine familial, il est contraint de s'engager à l'âge de quinze ans au service d'un éleveur de chevaux. A force de labeur obstiné, il arrive dans la suite à racheter avec ses économies la propriété paternelle. Et l'on devine avec quelle volonté farouche il mettra tout en œuvre pour conserver ses champs et ses bêtes. Il ira même jusqu'au crime pour arracher ses biens à l'un de ses gendres, qui s'avise d'avoir sur l'agriculture des idées nouvelles. Et longtemps après, à sa sortie de prison, il reviendra pour mourir à Champ-de-Roc, où un petit-fils selon son cœur reprendra la tradition.

J'ai rarement lu un roman où tout concourt à ce point à la peinture exacte d'un drame provincial. Est-ce parce que l'auteur n'intervient jamais dans l'intrigue ou plutôt s'incarne totalement dans le caractère de son héros? Est-ce parce qu'on ne sait trop où commence le personnage ni à quel moment l'œuvre de ses mains continue, tant se confondent ici, intimement liés, l'individu et son coin de terre ?

(1) Éd. Lardanchet, Lyon.

*Écrits « en prise directe ».*Nouveaux récits de MALRAUX et de S^t EXUPÉRY.

« En prise directe ». . . expression devenue cliché, mais rendant bien ce que je veux dire, à propos de récits qui serrent de près la réalité et ne se distinguent guère de la vie même. Et si leurs auteurs ont recouru parfois aux prestiges du style et de l'art littéraire, c'est beaucoup plus à des vertus viriles qu'ils doivent l'acuité de leur vision ou de leur analyse. Habitude de toiser la vérité, prudence devant la chance, vigueur devant l'adversité.

Dans *Lutte avec l'Ange* (1), publié sauf erreur en 1941, et réédité en Suisse en 1943, nous retrouvons les fortes qualités de M. André Malraux. Ni compassion inutile, ni sensibilité outrée en face de la détresse humaine, mais bien plutôt une ardente sympathie qui se mue en désir de coopération active et efficace. Sentiment de fraternité réelle dans le combat, tel qu'il apparaissait déjà dans les *Conquérants*; sens d'une communion spirituelle avec les victimes de l'injustice sociale dans la *Condition humaine* ou de la dictature dans le *Temps du mépris*. Livres d'inspiration pessimiste si l'on en juge par les portraits très réussis de certains « meneurs », celui de Clappique, trahissant pour un faux bavardage une cause qu'il défend sans espoir, celui de Garine, dont le cynisme est dicté par sa rancune ou par sa haine. Et à mesure qu'à travers tant de révolte, de sacrifice ou d'altruisme, s'élargit l'horizon moral de l'auteur au contact de ses personnages, son art d'écrire, parfois si puissant, s'élève jusqu'à la haute mission de donner conscience à des hommes « de la grandeur qu'ils ignorent en eux ».

Dans son nouveau livre, André Malraux révèle quelques aspects encore de cette « lutte avec l'ange », celle de Jacob avec l'esprit

(1) Éd. Maurice Blanc, Lausanne.

céleste, puis celle de la créature humaine avec sa destinée. L'auteur qui est un « positif » et un « visuel » se défie des réalités abstraites comme il se garde de toute rêverie et de toute crédulité. D'esprit combatif, il a le sens inné de l'action et surtout de la force, qu'il compense par l'horreur lucide d'une violence décrite dans le moment précis où il l'abomine. Et s'il nous émeut tant dans ses meilleures pages, c'est que souvent las de lui-même, malgré les apparences contraires, il sait mêler à la connaissance de sa propre nature le désespoir où le plonge l'infirmité de l'homme. Avec quelle pitié profonde il dépiste tous ces impondérables de la malchance ou du malheur qui jouent leur partie dans le drame quotidien de certaines existences. Et ce sens du tragique qu'à Malraux, les événements violents, mais temporaires, décrits par lui n'en augmentent guère la puissance. Tel ce supplice de la misère et de la faim qui tenaille tant d'êtres humains pendant toute leur vie, et que connaissent momentanément des prisonniers français, entassés dans un camp provisoire, près de Chartres. Récits terribles du chapitre III, intitulé « Noyers de l'Altenberg » où d'un style nu et parfois féroce l'auteur attaque dans son repaire ce démon du mal qui domine l'homme et le dévore.

*
* *

A-t-on remarqué que souvent, dans ses récits, M. Antoine de St' Exupéry nous conduit jusqu'au point critique d'un épisode, puis il s'arrête et nous laisse comme accrochés aux nuages, au-dessus de l'océan ou du désert? Et pendant qu'il s'apprête à un nouveau départ, amorce une nouvelle aventure, nous nous demandons : « Et après? Qu'est-il arrivé? »

Dans *Vol de Nuit*, par exemple, qu'est-il arrivé à Fabien, après l'ascension de son avion au-dessus d'un cyclone? « Dans ces remous en coups de bélier, pour amortir les secousses du volant, il s'était cramponné à lui de toutes ses forces. Il s'y cramponnait toujours. Et voici qu'il ne sentait plus ses mains, endormies par l'effort. Il voulut remuer les doigts pour en recevoir un message; il ne sut pas s'il était obéi... « Il faut m'imaginer forte-

ment que je serre», pensa-t-il. Et comme il percevait les secousses du volant aux seules douleurs de ses épaules : « Il m'échappera, mes mains s'ouvriront ». . . Il aurait pu lutter encore, tenter sa chance, mais il suffit d'une minute où l'on se découvre vulnérable pour que les fautes vous attirent comme un vertige.

« C'est à cette minute que luirent sur sa tête, dans une déchirure de la tempête, comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles.

« Et sa faim de lumière était telle qu'il monta. »

Dans *Terre des Hommes*, qu'est-il arrivé en Libye après la chute du « Simoun » ? S^t Exupéry et son mécanicien ont arpenté le désert pendant trois jours ; épuisés, affamés, mourant de soif, ils ont rencontré des bédouins qui les ont abreuvés. Et le récit s'arrête.

Nous ne saurions rien de la suite si S^t Exupéry n'était venu au Caire pour nous le raconter. Après, un chamelier loua une de ses bêtes aux deux rescapés, qui se dirigèrent vers l'Est où ils savaient qu'ils trouveraient le Nil et, avant le Nil, des oasis connues. Ils arrivèrent ainsi au Wadi-Natroun, à quarante-cinq kilomètres du lieu où gisait depuis quatre jours l'épave de leur avion dans les sables.

Et je pense au geste du bédouin leur donnant à boire, comme pour leur rappeler qu'ils avaient retrouvé dans l'hostilité du désert la vie et le cœur des hommes. Puis je relis cette belle page d'un autre récit inachevé où l'auteur parle des « naufragés ». Ce sont ceux qui l'attendent et qu'il voudrait secourir. « Chaque minute de silence, écrit-il, fait mourir un peu ceux que j'aime. »

*
* * *

Dans *Pilote de guerre* (1), le dernier livre de S^t Exupéry, paru d'abord aux États-Unis sous le titre de *Flight to Arras*, puis réédité l'année suivante en France, l'auteur décrit un vol

(1) Éd. Gallimard.

de reconnaissance au-dessus des lignes ennemies, en juin 1940. Il avait une chance sur trois de s'en tirer, mais il n'a pas hésité à risquer sa vie sans profit aucun, pour obéir à une consigne qui demandait autant d'abnégation que de sang-froid. Et dans son livre qui est un témoignage — un message — plus encore qu'une relation, le pathétique revêt une force directe sans que le souci de persuasion vienne se mêler aux motifs de l'action.

Cela commence dès le prologue, où l'on voit, dans l'attente d'ordres contradictoires, les équipages du Groupe II, 33, tremper dans cette atmosphère d'ennui et de satiété, qui est celle de tout défaite. Étrange confusion jusqu'à ce qu'enfin les avions « décollent », ce qui nous permet, à l'air tonique des hauteurs, de retrouver le pilote-explorateur du *Vol de Nuit* et de la *Terre des Hommes*, engagé cette fois dans la terrible aventure de la guerre — une aventure qui « délivre, assure-t-il, et surtout de la peur ». A six mille mètres au-dessus des plaines du Nord, entre Amiens et Dunkerque, le capitaine de S^t Exupéry, coiffé cette fois d'un casque d'acier, communique ses ordres à son observateur et à son mitrailleur, pendant qu'au-dessous d'eux, à la verticale, l'effroyable cohue de l'exode encombre déjà les routes de leur pays. Et sous la plume de l'écrivain, le récit de bord se poursuit à la façon d'un rêve éveillé que n'arrivent même pas à interrompre les éclatements des obus et, tout autour de l'avion, ce « déluge lumineux qui monte », cette « moisson de trajectoires qui ont la couleur des tiges de blé ».

C'est bien ici le sommet — dans tous les sens — d'un exploit de courte durée que le livre raconte. Et ce livre est beau partout où l'auteur se borne à revivre ce qu'il a vécu, obligeant sa mémoire à lui transmettre ce qu'elle a perçu et fidèlement conservé. Rappel « en prise directe » de sensations ou d'images, suscitées par l'action même, sans que la méditation ou la rêverie risquent de travestir les souvenirs.

Que dans une situation tragique où l'homme est en danger de mort, de brusques réminiscences de la première enfance envahissent, comme dans un éclair, le champ de la conscience, rien de plus vrai, quoiqu'il soit difficile d'admettre que de tels phénomènes se produisent au cours d'une action continue.

« Paula sait que j'ai grandi », écrit l'auteur au moment le plus palpitant de ce drame en plein vol, comme si le pilote de guerre ne pouvait refouler le souvenir de son ancienne gouvernante.

Bien sûr, elle sait.

Paula savait tout.

— *Mon capitaine, ils tirent...*

— *Paula, on me tire dessus!*

Et plus loin :

Je jette un coup d'œil à l'altimètre.

Je tire le levier. Tout est en ordre.

— *Ça commence à faire vilain, mon capitaine.*

— *Tu entends, Paula, ça commence à faire vilain.*

Faute de psychologie ou faute de goût? Je ne sais. Peut-être excès de « littérature ». En tout cas, l'erreur n'est pas dans la notation de ce trait; elle est dans le parti qu'en tire l'écrivain, en interpellant ce fantôme, surgi de ses années d'enfance, en le prenant à témoin, en l'invitant même à jouer un rôle de premier plan.

Cette réserve faite, et tout en relevant à regret, chez cet homme d'action qu'est l'auteur, une tendance à vouloir peser l'humanité sur les balances du destin, ce qui l'entraîne parfois à des démonstrations sonores, reconnaissons que dans son nouveau récit, S^r Exupéry demeure toujours le même évocateur de ce qu'il ressent aussi bien que de ce qu'il voit. Et si son originalité est de mêler étroitement les faits concrets aux faits de conscience, ce n'est pas là jeu d'artiste, car nul écrivain peut-être n'est moins soucieux de soumettre ses dons réels à des règles formelles. Il s'agit bien plutôt chez lui d'une surabondance de vitalité qui fait passer et prolonge dans le rythme de l'expression le rythme de l'action.

Rythme d'une singulière densité par tout le contrôle qu'exerce un esprit lucide sur les impulsions affectives. Et si le drame dont nous lisons les péripéties prend à maintes pages couleur d'épo-

pée, en dépit de la précision des détails, c'est que l'épreuve d'une mort presque certaine, acceptée d'avance, détermine dans l'âme du courageux pilote un réveil spirituel imprévu, qui le porte à communier profondément avec l'âme de son escadrille et l'âme de son pays.

Que dire de plus, sinon que ce livre est un témoignage de vaillance humaine qui ne ressemble à aucun autre et qui se fonde tout entier sur la haute valeur morale du sacrifice.

Jean DUPERTUIS.



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

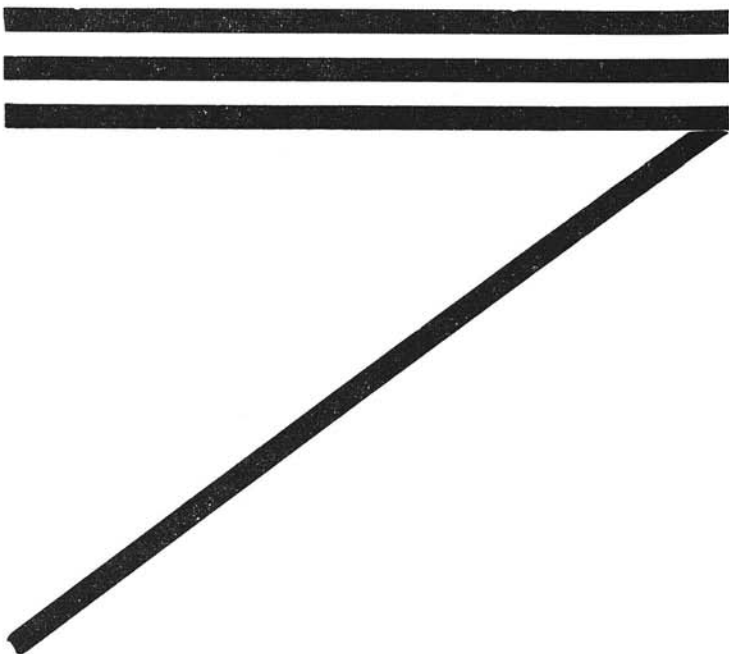
La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

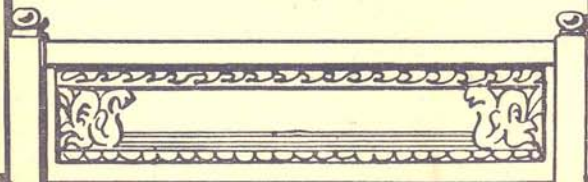
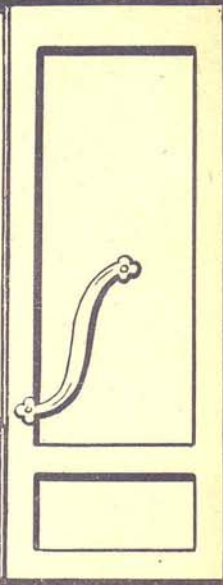
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

LES
MEILLEURES
MONTRES



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427